Yanick Lahens
Dans la maison du père
Roman (Deuxième éd.)

Conception & Mise en page :
Les ateliers graphiques des Éditions Ruptures

ISBN 13: 978-99970-4-980-3
ISBN 10: 9997049802

Distributions

Communications Plus S.A
B.P. 13205 Delmas, Haïti, HT6122
Tél#: (509) 2816-0404
email: complusa@yahoo.com

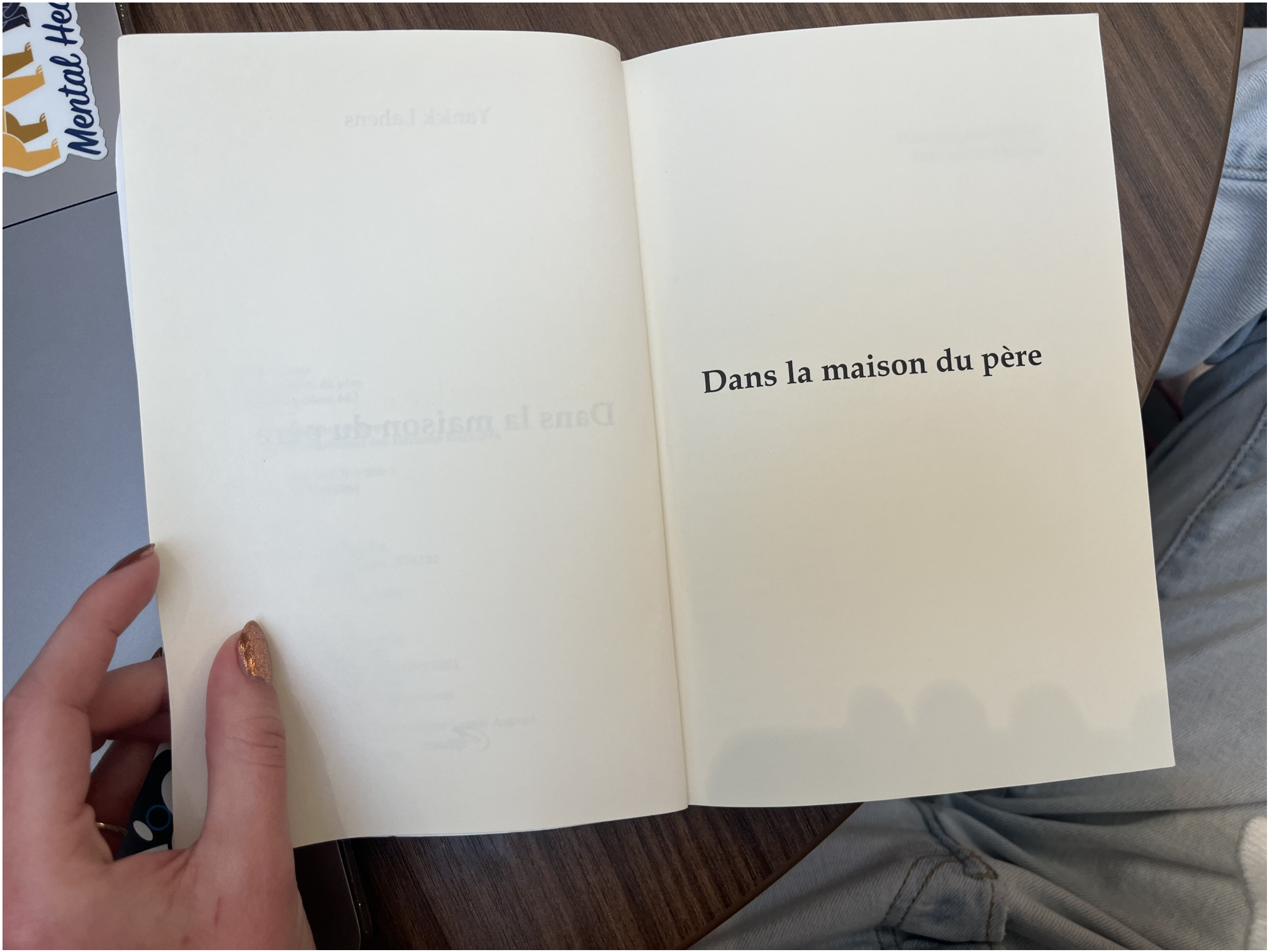
Éditions Ruptures
38 Bis, Rue Père Thévenot
Léogane, Haïti, HT6120
Tél#: (509)3692-1516 / (703)509-1351
www.editionsruptures.com
email : editionsruptures@gmail.com

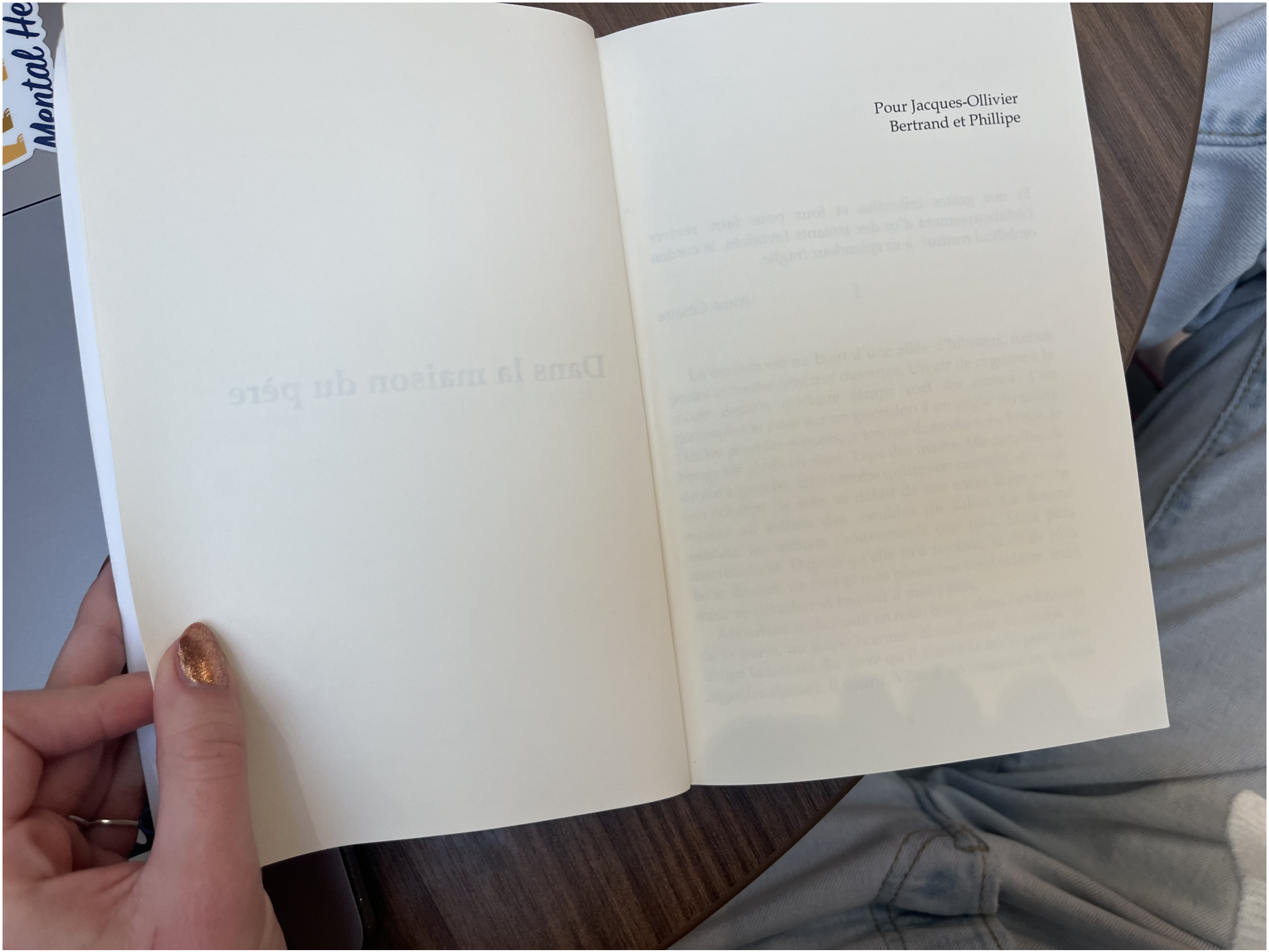
Photo de couverture © Coutechève Lavoie Aupont

© Éditions Ruptures. 2015

Yanick Lahens

Dans la maison du père


Dans la maison du père


Pour Jacques-Ollivier
Bertrand et Phillipe

Et nos gestes imbéciles et fous pour faire revivre l'éclaboussement d'or des instants favorisés, le cordon ombilical restitué à sa splendeur fragile.

Aimé Césaire

1

La maison est au bout d'une allée d'hibiscus, toutes portes et toutes fenêtres ouvertes. Un air de ragtime à la mode depuis quelque temps sort du cornet d'un gramophone posé sur un guéridon à un angle du salon. Dès les premières notes, je tourne dans ma robe bleue. Je bouge les pieds en riant .Tape des mains. Me dandine de droite à gauche. Une femme quitte son fauteuil, déroule son écharpe de soie, se défait de son tricot léger et me rejoint au milieu des meubles du salon. La femme exécute les mêmes mouvements que moi. Mais plus discrètement. Depuis qu'elle m'a rejointe, je ris de plus belle .Encore un peu et mes poumons vont éclater, mon cœur se détacher et tomber à mes pieds.

Assis dans un fauteuil en rotin blanc, dans l'embrasure de la porte, un jeune homme abandonne de temps en temps la lecture du livre qu'il tient à la main pour nous regarder danser. Il sourit. Vêtu d'un costume en alpaga

blanc, un homme nous observe lui aussi, mais de la véranda, un peu plus loin .Il se balance tranquillement sur une *dodine* et, derrière des volutes de fumée, nous fait un signe de la main. Son visage est moins émacié que celui du jeune homme, mais ils ont les mêmes yeux marron clair, couleur tamarin. L'ébène de leur peau en fait davantage ressortir l'éclat. Sous leurs regards, je deviens soudain plus vivante, plus lumineuse.

Quelques minutes plus tard, je quitte la maison en sautillant et me dirige vers le jardin. À mesure que s'éloigne la musique du gramophone, je fredonne tout bas l'air de ragtime. La musique me poursuit pendant un moment. Je cours dans l'herbe, tourne à nouveau sur moi-même, bougeant les bras d'avant en arrière jusqu'à être prise d'un léger vertige… Et soudain quelque chose comme une force obscure et gaie me prend à revers et change mes rythmes. J'ôte mes chaussures, mes chaussettes blanches et j'essaie de retrouver les mesures d'une autre musique, celles d'autres gestes scandés par un tambour et entrevus quelques semaines auparavant dans une clairière retirée à Rivière froide, là-bas dans un faubourg de la ville. Genoux pliés, j'arrondis les épaules, j'ondule le dos et avance à petits pas à peine saccadés. Je m'accroupis jusqu'à toucher le sol et bouge sans jamais m'arrêter. Au bout d'un moment je ne danse plus, c'est la danse qui me traverse et fait battre mon sang.

L'homme au costume d'alpaga blanc me suit des yeux. Depuis quelques secondes. Je ne le sais pas encore. Sans me quitter un seul instant du regard, il éteint sa cigarette, se dresse sur son siège puis avance vers moi. Les veines de son cou se gonflent à mesure qu'il me regarde. Il

marche de plus en plus vite .Très vite même. À quelques mètres de moi, il court à toutes jambes, me rattrape et s'abat sur moi comme une torche dans un champ de canne. Il me tient brutalement par les épaules me crie d'arrêter tout de suite cette danse… maudite et me gifle.

Je commence par crier très fort. Puis je gémis tout bas en me couvrant le visage des deux mains. Au milieu des pleurs je sens la lente montée de la honte. De la colère aussi. Elles se déversent dans ce qui est déjà ma souffrance la plus lointaine. Je me couche sur l'herbe. Pendant des secondes qui me semblent devoir durer toujours. Puis l'envie me prend tout à coup de mourir tout de suite, là sous leurs yeux, la joue contre l'humidité de la terre.

Au loin, la musique du gramophone tourne encore. Dans le vide cette fois.

La jeune femme a suivi la scène de loin, pétrifiée .Elle se dirige vers moi en courant et m'entoure de ses deux bras. Dans l'embrasure de la porte, le jeune homme a quitté son livre et à pas précipités nous rejoint.

À l'intérieur de la maison, la musique s'est soudain tue. Puis la nuit des tropiques est très vite tombée. Une vieille femme, de forte corpulence, le dos légèrement voûté, les cheveux noués dans un madras, ferme une à une les portes et les persiennes. Elle jette de temps à autre un coup d'œil sur le jardin et marmonne entre ses dents.

L'homme vêtu de blanc est mon père. La femme à l'écharpe de soie, c'est ma mère, le garçon de vingt-deux ans, mon oncle, le jeune frère de mon père. La vieille femme, c'est Man Bo, notre servante depuis toujours.

Nous sommes le 22 janvier 1942 et moi, Alice Bienaimé, couchée sur l'herbe dans ma robe bleue, je viens d'entrer dans ma treizième année.

2

En avant de cette image il n'y a pas de commencement. L'image est centrale. Elle est le mitan de ma vie. Elle résume l'avant et éclaire déjà l'après. Mes amitiés, mes amours mes attentes et mes chagrins, tout va se dérouler dans sa lumière ou sous son ombre .Mon père, ma mère, mon oncle, Man Bo, nous serons tous scellés, emportés par cet évènement comme dans un seul mouvement de notre sang. Moi plus que les autres.

Je suis née de cette image. Elle m'a mise au monde une seconde fois et je l'ai enfantée à mon tour. Quand elle disparaîtra de ma vie je mourrai de faim. Je mourrai aussi de ne plus la nourrir. Ce sera ma mort vraie. La seule dont je voudrais que l'on se souvienne.

3

On n'oublie pas, on n'oublie jamais.

Au milieu des pleurs, j'entends encore ma voix comme un fil qui se brise. L'incident m'a déjà basculée vers mon avenir. Plus tard, je danserai ma vie tandis que le souvenir de mon père deviendra plus brûlant que la douleur sur ma joue.

Il y a aussi ma mère. Agenouillée à mes côtés dans l'image. Elle s'est toujours penchée sur ma vie, sur mon berceau, sur mon enfance .Elle a tenu mon adolescence à bras-le-corps. Elle s'est mise en tête de paver ma route d'ylang-ylang et de jasmin. De peur que je ne me blesse. De peur que je ne me fasse mal en tombant : « Autant t'aimer tout de suite. Tout le temps. » …Elle le fera dans une préférence absolue.

Entre mon père, ce héros magnifique et lointain, et ma mère, je suis ballottée d'un trop peu à un trop plein de tendresse. Et je m'accroche à mon oncle comme à une

planche de salut. Il m'enseigne, et je le crois, qu'il faut savoir entendre l'appel des hommes, des femmes et des choses, que la vie est pleine d'images brillantes, que c'est un incendie à allumer au risque de s'y brûler.

Et comme dessinés dans les lisières d'un même rêve, je vois Thérèse mon amie-jumelle, Lise Martin Boural l'initiatrice et Edgard cette musique douce dans mes veines. Une musique perdue, jamais oubliée.

Debout au milieu d'eux, Man Bo, telle une vigie, veille au seuil de ma vie.

Le souffle de ces mots leur doit tout. Dans ce souvenir, où nos vies se sont mêlées et défaites, tient la constellation de l'enfance.

4

21 août 1934. Une agitation tout à fait inaccoutumée chez mon père me rappela la fièvre qui s'emparait de moi à l'approche d'une fête attendue depuis longtemps. Anténor Bienaimé avait ce matin-là cette expression tout à la fois attentive et assoiffée que je connaissais si bien. En franchissant la barrière, j'ouvris la grande paume de sa main gauche, lui écartai un à un les doigts et glissai ma main toute menue dans la sienne. À ce geste, mon père s'était retourné et m'avait souri. Puis en se baissant pour m'embrasser, il avait retenu ma main dans ses deux paumes en murmurant tout bas :

« Tu es en train de devenir ma reine, tu sais. Allons, pressons-nous. »

La jubilation pointait depuis quelques jours déjà. C'était elle qui faisait battre le sang plus vite dans les veines de la ville. Dans ces premières heures encore

palpitantes des rêves turbulents et moites de la nuit, les marchands ambulants avaient sorti leurs paniers, inondant les rues de senteurs de marinade, de tablettes au gingembre et d'acra de morue. J'ai encore au fond des yeux le miroitement mauve de cette aube cotonneuse, dans les oreilles les cris « *Men bèl zoranj* », « *Ladous ki vyen kenèp* », sur la langue la saveur de ce premier café auquel j'avais eu droit pour affronter cette exceptionnelle journée. Comment dire le poids de cette attente dans ma vie ? Un vrai bonheur comme une lampée de rhum inondant la poitrine ou une caresse d'écume tout au bord de l'eau. Les hommes et les femmes avaient rempli les rues d'une rumeur jaune, rouge, orange, laissant dans leur sillage le goût des fruits épanouis. La clameur courait de rue en rue, incessante, s'amplifiant pour s'atténuer et surgir à nouveau comme un interminable *trese-ruban*. Une chaleur lointaine, longtemps tenue endormie, était venue tout à coup enflammer les peaux.

Une joie nue dansait dans la ville.

La veille, au moment de m'endormir mon père m'avait prévenue:

« Demain tu vas vivre une journée que tu ne devras jamais oublier.

- Pourquoi? Lui avais-je demandé.

- Les Américains vont quitter le sol haïtien. Notre drapeau flottera à nouveau seul. Regarde et souviens-toi. Ce que tu verras demain, tu pourras le raconter à tes petits-enfants. »

La voix avait légèrement tremblé. J'en suis encore certaine aujourd'hui. Ses yeux soudains humides avaient brillé dans le noir et il avait détourné la tête une fraction

de seconde .Ce qui était signe d'une forte émotion chez cet homme au regard direct, pénétrant. Avant de quitter la chambre, il m'avait embrassée en ajoutant :

« Je veux que tu sois belle demain. Allons dors vite.

J'attrapai comme d'habitude le petit châle jaune qu'il m'avait offert deux ans auparavant et avec lequel je m'endormais depuis. Ce châle qui, dès les premiers jours, avait rejoint ces objets sacrés des enfants auxquels les adultes ne comprennent plus rien : crayons de couleur usés, bouts de ficelle et papillons morts. Je le plaçai ce soir-là sur l'oreiller, juste à côté de ma première poupée déjà à moitié défaite et tout contre mon visage.

5

Devant nous il y avait le Champ-de-Mars, la poussière que soulevaient les semelles, la morsure du soleil et, tout autour, la saveur providentielle de cette journée. La foule s'était amassée aux abords de l'immeuble blanc abritant la Faculté de droit de la rue Monseigneur-Guilloux. Tout avait l'éclat vif, à peine supportable des choses uniques qui vont disparaître. Cela je le compris d'instinct. L'attente de ces heures me tenait au ventre et non pas dans la tête. Le ventre, c'était déjà ma boussole dans les eaux du monde. Cette attente fut aussi ma première rencontre avec l'inaltérable et l'obligatoire. Elle prépara l'enfant que j'étais à ces décennies de bruit et de fureur qui l'attendaient. La chaleur, les odeurs fortes, la clameur sourde, tout cela me donna l'étrange impression de m'approcher d'un grand fauve assoupi ou d'une gigantesque pieuvre encore endormie. Et quelque chose

dans cette fièvre trahissait des violences et des soifs si loin enfouies qu'on les croyait oubliées.

Et tandis que nous attendions l'arrivée des orateurs, de l'autre côté de la rue Monseigneur –Guilloux, je vis surgir la dame à l'ombrelle. Fière et droite, belle comme un ange tombé sur l'asphalte. Je m'en souviens comme si c'était hier. Elle était accompagnée d'une de nos voisines, Cécile Privat, et de sa fille Laura .Mon père se défit de son chapeau pour les saluer et elles répondirent d'un signe de tête. L'inconnue nous sourit. Quand elle fut plus proche de nous, je remarquai qu'elle était moins belle qu'il n'y paraissait à première vue. Mais il y avait dans son sourire un scintillement humide et chaud, quelque chose qui avait comme capté la qualité particulière de cette journée. Je la regardai avec insistance. De tous mes yeux, de ce regard dont ma mère me disait toujours : « On ne regarde pas ainsi les gens, c'est mal élevé. » Je m'en souviens aussi : après que nous l'eûmes croisée, mon père se retourna, les yeux soudain agrandis, pour la regarder une seconde fois comme il l'eût fait pour une apparition.

Un peu plus loin, sur une estrade aménagée pour la circonstance, quelques figures célèbres avaient déjà pris place. Un orateur lança : « Voici venu ce jour tant attendu de nous tous. » La voix était profonde, chargée d'échos. Une coulée de clameurs vives accueillit les premiers mots. Elles semblaient surgir sous nos pieds, des entrailles mêmes de la terre .Elles étaient un vent de liberté qui gonflait les poumons. Quand vint le moment de se mettre en marche, l'âme de la ville vacilla. Épaule contre épaule, les hommes et les femmes dans un même élan

franchirent l'avenue Magloire-Ambroise. Tout d'abord, mon père m'obligea à marcher sur le trottoir pour ne pas être happée par cette terrible lame de fond. Puis il me porta sur ses épaules et nous nous laissâmes entrainer, nous frayant un chemin à travers les corps pressés. Je ne ressentis pas tout de suite la fatigue ou la morsure du soleil. Il était tellement bon d'être avec lui au milieu de cette rue, dans cette foule inconnue. Moi à qui la foule et la rue seraient refusées quelques années plus tard. Sans s'en douter, Anténor Bienaimé venait de me donner une leçon pour la vie. Leçon de passion et d'orgueil. Leçon si forte que la petite fille de cinq ans que j'étais toucha pour la première fois une limite des choses inconnues jusque-là, incomprise sur-le-champ.

Une part de ma mémoire intime se noue dans ce lieu et une autre est arrachée aux muscles, à la sueur et au visage de ces hommes et de ces femmes. Une part de ma mémoire est déjà anonyme comme leur sang, comme leurs noms. Sans savoir qu'un jour je les danserai, c'est dans ce lieu que je commence à m'intéresser à ces choses et à ces êtres extérieurs à ma vie. Que les eaux du monde commenceront à s'écouler dans mes veines. Que des peuplades entières viendront habiter mes terres. Et, nourrie de tous leurs mystères, que je m'éclaterai en mille cœurs, mille visages et autant de vies sous les feux des scènes du monde. Ma première chorégraphie est déjà là, pas et gestes réglés par un dieu inconnu.

À notre retour à la maison tout était fin prêt. Ma mère avait arrangé des oiseaux du paradis dans deux grands vases au salon et disposé quelques fleurs de bougainvillée fuchsia et blanc au centre de la table de la

salle à manger, au-dessus de la nappe brodée des grands jours. Les femmes avaient déjà pris place à l'intérieur de la maison et les hommes dehors sur la galerie .La conversation des femmes se déroulait sur des choses ordinaires : Les fièvres des enfants, les domestiques affectés à leur service, l'arrogance des plus fortunées qu'elle, les fredaines de leurs époux, les meilleures façons d'apprêter les mets et les recettes pour rendre les cheveux moins crépus.

Ayant compris depuis longtemps déjà qu'elles ne seraient jamais couvertes d'or, encore moins blanches ou mâles, elles se vengeaient de ce qu'elles considéraient comme des coups du destin par des éclats de rire qui, le punch aidant, faisaient palpiter le cœur de cette maison et tanguer ses murs.

Les rires aigrelets et aigus des unes se mêlaient à ceux graves et caverneux des autres, leur coupant les jambes et leur faisant monter des larmes. Madame Labard la première. D'origine syro-libanaise, elle avait fait descendre quelques marches de l'échelle sociale à Pierre Labard. En l'épousant, celui-ci avait en quelque sorte dérogé à son rang, en commettant une faute de goût. Il appartenait à l'une de ces familles de la bourgeoisie mulâtre qui ne ratait jamais l'occasion de rappeler comme une caution ou un label de qualité l'aïeul qui aurait signé l'Acte de l'Indépendance ou laissé en héritage de vastes étendues de terres. Dans ce salon se retrouvaient, le temps d'une trêve, ceux qui comme nous voulaient échapper à la horde des anciens captifs et ceux qui, à l'instar des Labard, n'appartenaient pas tout à fait aux descendants des conquérants. Contrainte de fréquenter le cercle de cette petite-bourgeoise noire trop fière de l'accueillir, Mme Labard, pour mettre un peu de baume sur ses blessures, mima ce jour-là les bourgeoises des beaux quartiers. Tante Édith, la jeune sœur de ma mère, flanquée d'un époux, Albert Garcin, bellâtre paresseux et hâbleur, se moqua de la pâleur des femmes blanches. Quand elles évoquèrent en chœur les illusions de puissance et de gloire des hommes. Mme Claire abrita derrière des regards moqueurs sa solitude et sa détresse de femme qui ne connaitrait jamais sur sa peau la caresse d'un seul d'entre eux.

Plus leurs vies étaient étriquées, plus elles déversaient du fiel sur ce qu'elles croyaient secrètement être le bonheur qu'elles ne connaissaient pas. Regrets décharnés, blessures silencieuses, rêves racornis, comme autant de lames intactes dans leur fourreau et qui attendaient de pouvoir fendre un jour le monde en deux comme un fruit mûr. Avec les ragots, elles identifiaient pour un moment la cause de tous leurs malheurs et s'unissaient pour tenter de se protéger les unes les autres en tissant de leurs mots des filets aux mailles bien serrées. Question d'y tenir un moment captifs ceux et celles qu'à leurs yeux la chance avait visités en les oubliant. Autant dire que les évènements de ce 21 août n'avaient aucune prise sur leurs angoisses quotidiennes. Ce n'était qu'un jour d'été de plus, exceptionnellement alangui sous le poids de ces quelques heures, pourtant dépensées par d'autres comme de l'or.

De la conversation des hommes je ne tirai pas la substance mais la courbe et l'épure. Jamais ces intonations fortes. J'étais encore une petite fille qui pouvait

impunément s'asseoir sur les genoux de son père sans être contrainte de rejoindre le bavardage des femmes.je croyais les hommes de cette île vraiment les plus forts. Avec leurs costumes trois-pièces, leur feutre sur le chef dans la torride chaleur des tropiques .Et surtout leurs grandes déclarations de principe : « Comme a dit Platon … » « Moi, Je… » ou « Selon Bossuet dans ses *Sermons*… » Je me souviens de cet homme vif et sec qui devait disparaitre derrière les murs d'une prison marécageuse au début des années soixante. Il avait fouillé dans sa poche et sorti son portefeuille. Après l'avoir ouvert, il avait brandi triomphalement une courte missive qu'il lut en pesant chaque mot :

Port-au-Prince, le 25 février 1930

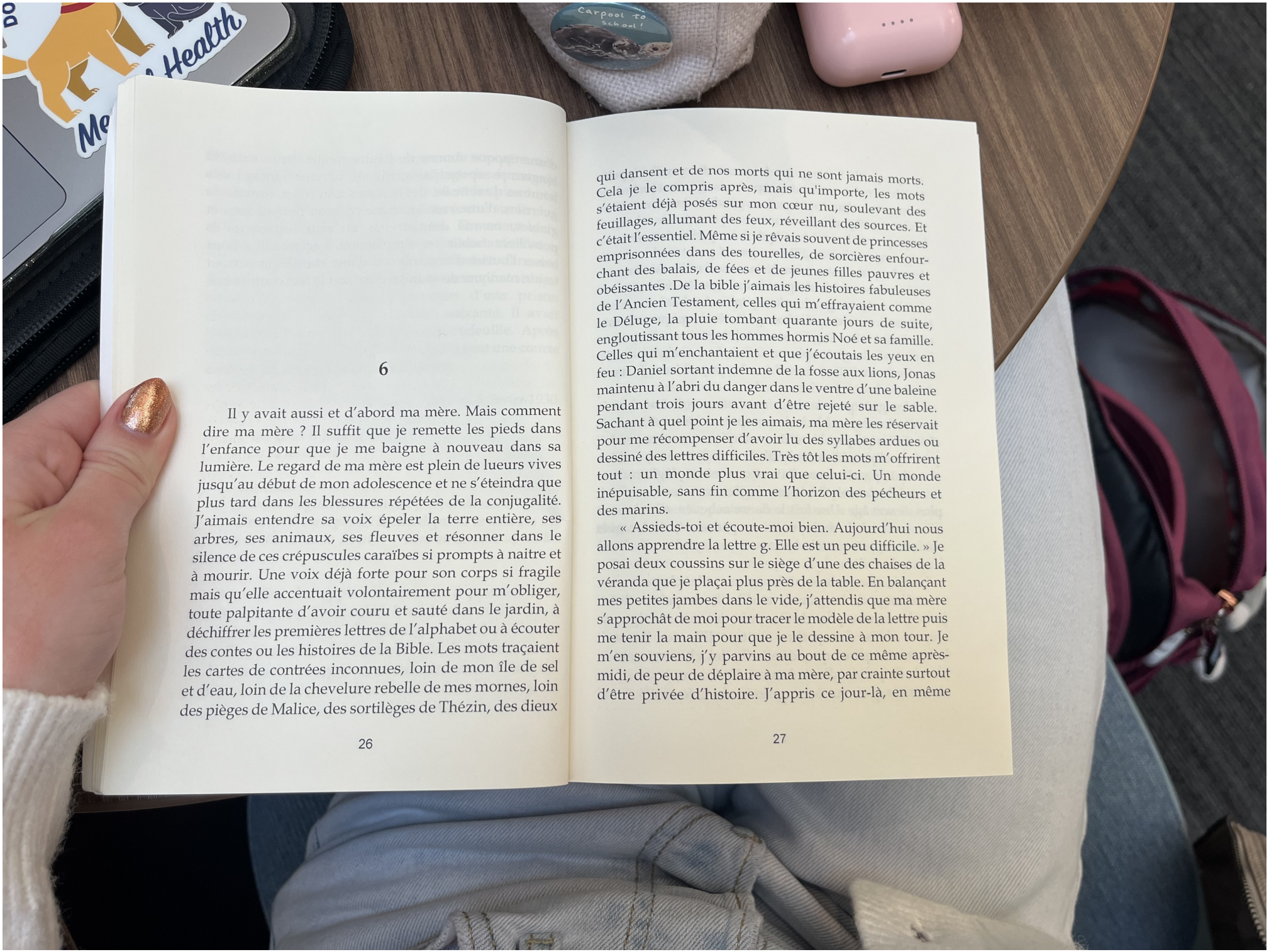
Au général John H. Russell
En sa résidence

Monsieur,
A votre singulière invitation je réponds ceci :
C'est qu'il n'y a pas d'Haïtien digne de ce nom qui eût consenti à aller chez le Haut Commissionaire après les drames de …

Au milieu des applaudissements, il poursuivit sa lecture, évoquant l'exécution brutale des résistants à l'envahisseur yankee, Charlemagne Péralte, Benoît Batraville, la guérilla des Cacos et celle de Marchaterre.

La première occupation américaine avait laissé un pays blessé. Mais de ce verbe masculin, haut et fort, je ne sus percevoir aucun signe de vulnérabilité. Vulnérabilité

d'une époque comme de l'autre moitié du monde. Et longtemps après, j'ai gardé de ce jour l'image des hommes de cette île, des hommes tout court, comme de guerriers d'une race lointaine et forte, portant arcs et glaives, ne me doutant pas un seul instant qu'ils pouvaient faiblir ou simplement s'agenouiller pour baiser l'ourlet d'une robe ou d'une cheville et surtout trahir, manquer de courage et tomber la face contre terre.

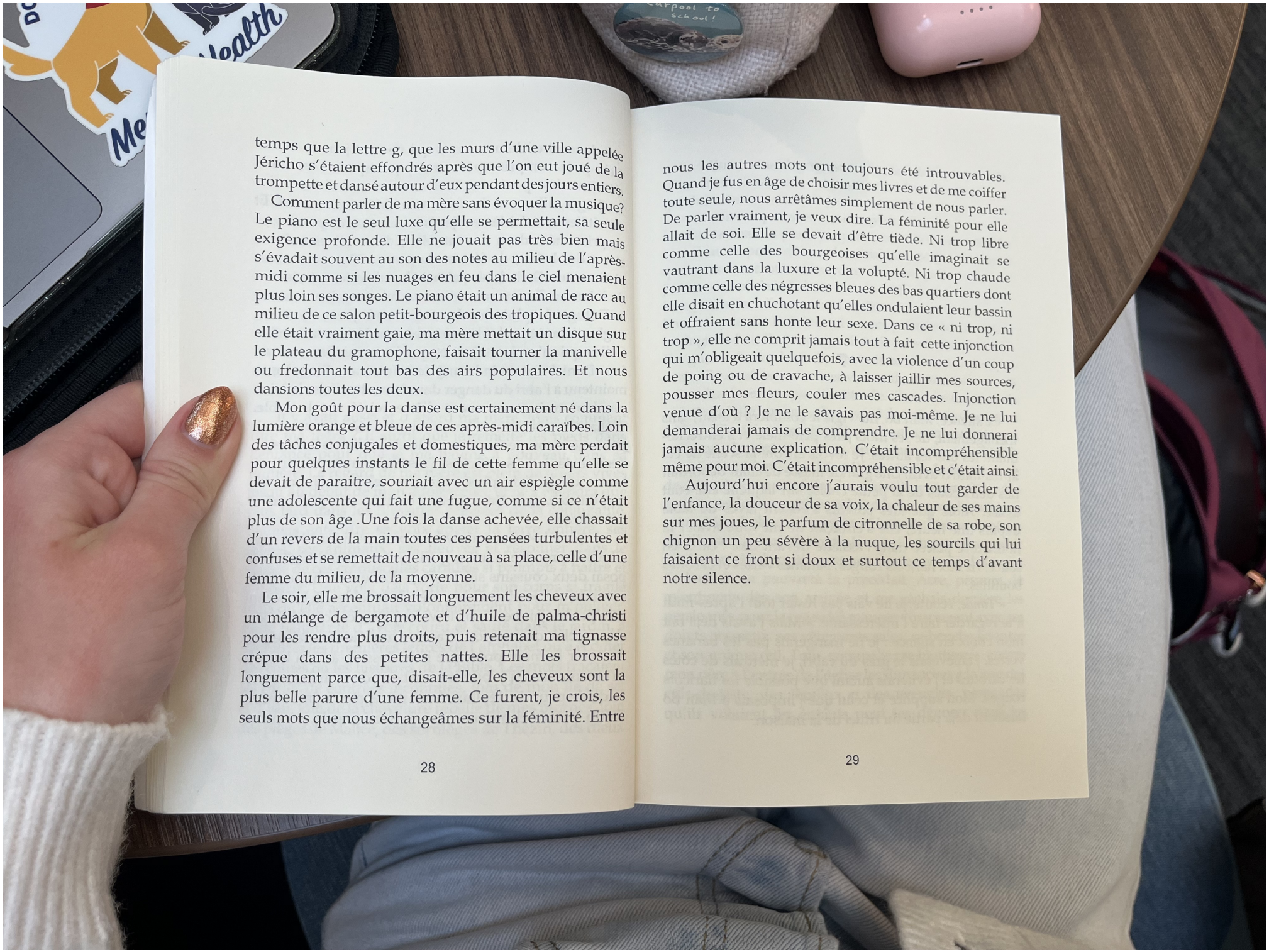


6

Il y avait aussi et d'abord ma mère. Mais comment dire ma mère ? Il suffit que je remette les pieds dans l'enfance pour que je me baigne à nouveau dans sa lumière. Le regard de ma mère est plein de lueurs vives jusqu'au début de mon adolescence et ne s'éteindra que plus tard dans les blessures répétées de la conjugalité. J'aimais entendre sa voix épeler la terre entière, ses arbres, ses animaux, ses fleuves et résonner dans le silence de ces crépuscules caraïbes si prompts à naitre et à mourir. Une voix déjà forte pour son corps si fragile mais qu'elle accentuait volontairement pour m'obliger, toute palpitante d'avoir couru et sauté dans le jardin, à déchiffrer les premières lettres de l'alphabet ou à écouter des contes ou les histoires de la Bible. Les mots traçaient les cartes de contrées inconnues, loin de mon île de sel et d'eau, loin de la chevelure rebelle de mes mornes, loin des pièges de Malice, des sortilèges de Thézin, des dieux

qui dansent et de nos morts qui ne sont jamais morts. Cela je le compris après, mais qu'importe, les mots s'étaient déjà posés sur mon cœur nu, soulevant des feuillages, allumant des feux, réveillant des sources. Et c'était l'essentiel. Même si je rêvais souvent de princesses emprisonnées dans des tourelles, de sorcières enfourchant des balais, de fées et de jeunes filles pauvres et obéissantes .De la bible j'aimais les histoires fabuleuses de l'Ancien Testament, celles qui m'effrayaient comme le Déluge, la pluie tombant quarante jours de suite, engloutissant tous les hommes hormis Noé et sa famille. Celles qui m'enchantaient et que j'écoutais les yeux en feu : Daniel sortant indemne de la fosse aux lions, Jonas maintenu à l'abri du danger dans le ventre d'une baleine pendant trois jours avant d'être rejeté sur le sable. Sachant à quel point je les aimais, ma mère les réservait pour me récompenser d'avoir lu des syllabes ardues ou dessiné des lettres difficiles. Très tôt les mots m'offrirent tout : un monde plus vrai que celui-ci. Un monde inépuisable, sans fin comme l'horizon des pécheurs et des marins.

« Assieds-toi et écoute-moi bien. Aujourd'hui nous allons apprendre la lettre g. Elle est un peu difficile. » Je posai deux coussins sur le siège d'une des chaises de la véranda que je plaçai plus près de la table. En balançant mes petites jambes dans le vide, j'attendis que ma mère s'approchât de moi pour tracer le modèle de la lettre puis me tenir la main pour que je le dessine à mon tour. Je m'en souviens, j'y parvins au bout de ce même après-midi, de peur de déplaire à ma mère, par crainte surtout d'être privée d'histoire. J'appris ce jour-là, en même



temps que la lettre g, que les murs d'une ville appelée Jéricho s'étaient effondrés après que l'on eut joué de la trompette et dansé autour d'eux pendant des jours entiers.

Comment parler de ma mère sans évoquer la musique? Le piano est le seul luxe qu'elle se permettait, sa seule exigence profonde. Elle ne jouait pas très bien mais s'évadait souvent au son des notes au milieu de l'après-midi comme si les nuages en feu dans le ciel menaient plus loin ses songes. Le piano était un animal de race au milieu de ce salon petit-bourgeois des tropiques. Quand elle était vraiment gaie, ma mère mettait un disque sur le plateau du gramophone, faisait tourner la manivelle ou fredonnait tout bas des airs populaires. Et nous dansions toutes les deux.

Mon goût pour la danse est certainement né dans la lumière orange et bleue de ces après-midi caraïbes. Loin des tâches conjugales et domestiques, ma mère perdait pour quelques instants le fil de cette femme qu'elle se devait de paraitre, souriait avec un air espiègle comme une adolescente qui fait une fugue, comme si ce n'était plus de son âge .Une fois la danse achevée, elle chassait d'un revers de la main toutes ces pensées turbulentes et confuses et se remettait de nouveau à sa place, celle d'une femme du milieu, de la moyenne.

Le soir, elle me brossait longuement les cheveux avec un mélange de bergamote et d'huile de palma-christi pour les rendre plus droits, puis retenait ma tignasse crépue dans des petites nattes. Elle les brossait longuement parce que, disait-elle, les cheveux sont la plus belle parure d'une femme. Ce furent, je crois, les seuls mots que nous échangeâmes sur la féminité. Entre

nous les autres mots ont toujours été introuvables. Quand je fus en âge de choisir mes livres et de me coiffer toute seule, nous arrêtâmes simplement de nous parler. De parler vraiment, je veux dire. La féminité pour elle allait de soi. Elle se devait d'être tiède. Ni trop libre comme celle des bourgeoises qu'elle imaginait se vautrant dans la luxure et la volupté. Ni trop chaude comme celle des négresses bleues des bas quartiers dont elle disait en chuchotant qu'elles ondulaient leur bassin et offraient sans honte leur sexe. Dans ce « ni trop, ni trop », elle ne comprit jamais tout à fait cette injonction qui m'obligeait quelquefois, avec la violence d'un coup de poing ou de cravache, à laisser jaillir mes sources, pousser mes fleurs, couler mes cascades. Injonction venue d'où ? Je ne le savais pas moi-même. Je ne lui demanderai jamais de comprendre. Je ne lui donnerai jamais aucune explication. C'était incompréhensible même pour moi. C'était incompréhensible et c'était ainsi.

Aujourd'hui encore j'aurais voulu tout garder de l'enfance, la douceur de sa voix, la chaleur de ses mains sur mes joues, le parfum de citronnelle de sa robe, son chignon un peu sévère à la nuque, les sourcils qui lui faisaient ce front si doux et surtout ce temps d'avant notre silence.

7

Ce silence, Man Bo, ma vigie le comblera à loisir, sans ménagement, de ses mots jetés pêle-mêle et s'entrechoquant les uns les autres. Je revois encore la scène de cet après-midi d'avril. Une grande masse de chair débordait des deux côtés de la petite chaise sur laquelle elle était assise. Alors que mes parents s'étaient levés de table depuis une heure, elle s'efforçait de me faire avaler la nourriture placée dans l'assiette devant moi : cabri en sauce, riz aux haricots rouges, bananes vertes et carottes bouillies.

« *Tande*, écoute, je ne vais pas rester tout l'après-midi à te regarder faire l'intéressante. » Mais j'avais déjà fait mon choix en silence : je ne mangerais pas les bananes vertes, j'enlèverais le gras du cabri, je mettrais de côtés les carottes et j'éviterais autant que possible les haricots rouges. Mon supplice et celui que j'imposais à Man Bo faisaient déjà partie du rituel de la maison.

« Allons, vite, dépêche-toi, dit-elle en s'essuyant le front et en chassant à l'aide d'un torchon les mouches qui dansaient au-dessus de mon assiette.

- Encore un peu d'eau, s'il te plait, Man Bo. »

Elle traina des pieds jusqu'à la cuisine. Je profitai de son absence pour glisser deux morceaux de banane et quelques morceaux de carotte dans un petit trou que j'avais creusé dans le bois sous la table. À son retour, je bus goulûment l'eau sans m'arrêter et avalai encore trois bouchées de riz. Puis je jetai un coup d'œil sur la vieille horloge de la salle à manger. Il était près de trois heures. De guerre lasse, Man Bo mettait toujours fin à notre mutuelle souffrance aux environs de cette heure-là. À peine les trois coups discrets de l'horloge avaient-ils sonné qu'elle arriva, s'essuyant les mains dans son tablier. Elle débarrassa la table, secoua vivement la nappe puis mit de côté les restes du repas pour une vieille mendiante, Man Lolo. Man Bo profitait de la présence de Man Lolo pour faire la vaisselle puis mettait les assiettes et les couverts à sécher dans un grand panier en osier. Man Lolo était borgne et boitait. Et avant même qu'elle ne s'annonçât en proférant des mots sans queue ni tête qu'elle broyait sous ses dents comme des noix, l'odeur de sa pauvreté la précédait. Acre, pesante. Je m'enfuyais dès son arrivée et me cachais derrière les persiennes pour la regarder manger voracement avec ses doigts crasseux, ses vêtements sales, sa bouche édentée et son unique œil. Tout comme je me blottissais contre mon père à l'entrée de l'église les dimanches à la vue des culs-de-jatte, des lépreux et des aveugles, persuadée qu'ils volaient les enfants pour les dévorer dans les

bayahondes et les fourrés. Man Lolo fut ma première image de la pauvreté. La vraie, celle qui est sans issue depuis le commencement du monde, qui fonde pour certains la loi des hommes et pour d'autres l'absence de dieu. Une image de l'autre côté de mes murs, de mon enfance pieuse et de mes robes à smocks et dentelles. Une image qui me poursuivait souvent jusque dans mon sommeil.

La cour arrière, c'était le territoire de Man Bo. Les vendeuses, paniers sur la tête, s'y arrêtaient régulièrement pour offrir des patates douces, des *chadèques*, des *calalous*. Et toutes ces choses qui font ces odeurs et ces goûts d'ici. Assise sur un petit tabouret, j'assistais tous les samedis aux interminables négociations de Man Bo. Invariablement elle proposait le tiers du prix offert, se rebiffait face au refus des unes et des autres, revenait sur ses pas en feignant de vaquer à nouveau à ses occupations. Après les lamentations doublées de reproches voilés de ces vendeuses, les négociations reprenaient jusqu'à ce qu'un accord fût trouvé, généralement autour de la moitié du prix de départ. Les domestiques du quartier aimaient se retrouver dans cette arrière-cour pour des bavardages ponctués de rires et de soupirs. Sauf Mérilien, le garçon des Labard que Man Bo soupçonnait de servir de la main gauche et de se transformer en chat la nuit .Quand on lui demandait des preuves, Man Bo se contentait de répondre par deux grognements d'inégale intensité : « Houn, Houuuuun » Autant dire que Mérilien n'avait jamais franchi la barrière à l'entrée de la maison. Dans cette arrière-cour, on trayait aussi les vaches tous les deux jours, Man Bo y faisait griller le café avant de le

piler dans un mortier et elle y faisait égorger les poulets et les cabris. Touffu et bruissant d'odeurs, ce jardin était pour mes sept ans aussi sauvage que l'Amazonie ou que n'importe quelle forêt d'Afrique. Et longtemps je crus que là reposait le cœur obscur et chaud du monde. Quand je portais mes robes à plis et dentelles du dimanche, je n'étais pas autorisée à y courir au milieu des citronniers ou à inventer des jeux à l'ombre de l'amandier ou du manguier. Mon premier geste en foulant ce territoire réservé était toujours d'enlever mes chaussures. Par endroits, la terre était molle et boueuse sous mes pieds nus et me donnait le sentiment d'y prendre racine et d'exister comme un arbre. Rien ne put m'enlever le goût de cette terre, de son haleine violente même quand par mégarde je posai un jour le pied sur un morceau de charbon de bois encore incandescent ou que quelque écharde ou épine s'y enfonçât. Et aujourd'hui, une fois ma vie vécue, je sais que là, dans ce petit carré de terre boueuse, se tient ma fidélité silencieuse. Sans cocarde, sans discours ni drapeau.

La cour arrière, c'était l'envers du jardin à l'entrée de la maison : allée d'hibiscus, parterres symétriques de géraniums, anthuriums en pots, philodendrons majestueux et arbustes équarris. J'y faisais à peu près tout ce qui me plaisait sans les contraintes et les lois de façade de la maison. La cour arrière c'était l'envers du monde de mes sept ans. Un monde préservé, sans contraire, ouvert à tous les vents. L'envers du monde c'était peut-être déjà cela à mes yeux, rien que cela : pouvoir faire ce que l'on aime et exister par soi-même.

Au contact répété des pieds nus, le seuil de la chambre de Man Bo, au fond de la cour, avait pris une patine comme les pièces de monnaie usées. Elle aimait s'asseoir sous le corossolier ou sou l'amandier qui en ombrageait l'entrée. En fredonnant tout bas des complaintes, elle berçait ses pensées et ses amertumes et retrouvait, l'espace de quelques secondes, la quiétude du songe. Man Bo ne possédait que des choses ordinaires, mais dans le silence humide de cette pièce qui sentait la moisissure et la nourriture rance, elles existaient fortement. Sur une étagère fabriquée avec des lattes trouvées Dieu sait où, était posé un miroir rectangulaire auquel il manquait un morceau. Sur l'un des murs, l'unique décor consistait en deux calendriers qui dataient déjà de deux ou trois années. Elle avait dû les garder à cause de l'image du Sacré-Cœur de Jésus tirant sur son vêtement pour exhiber son cœur transpercé. Et celle de l'archange Gabriel, fier sur son cheval et triomphant de dangereux serpents. Plus loin, sur une planche posée sur deux pierres, je reconnus quelques tasses ébréchées que ma mère avait mises de côté l'année précédente. Au-dessus de son lit, un rameau bénit et un scapulaire entouraient une autre reproduction, celle de Notre-Dame du Perpétuel Secours, la patronne de toutes les causes perdues. À ce scapulaire elle prêtait des vertus miraculeuses, m'en tapotant le front, une fois que ma mère eût tourné le dos, pour apaiser mes rhumes ou faire tomber ma température tout en murmurant : « Vous, les gens de la ville, vous n'avez idée de rien. Le mal existe. »

Maugréant toujours entre ses dents quand elle me voyait arriver en direction de sa chambre, elle m'obligeait

à m'asseoir sur son lit sans bouger. Elle m'en interdit définitivement l'accès le jour où je découvris, dissimulée sous ce lit aux relents de vieille urine, une bouteille aux couleurs bigarrées et que je lui demandai à quoi elle servait. Pour toute réponse Man Bo prononça deux mots secs et brefs : « Dehors *pitit* » et m'installa de force sur une chaise paillée à l'entrée de la chambre : « *Chita la* et ne bouge plus. »

8

« S'il te plaît Man Bo, encore une histoire, *tanpri*.

- Ce n'est pas le moment, il fait encore jour. Tu vas finir par attirer la malédiction sur cette maison, toi, un bon *madichon* en règle. »

Combien de fois avais-je entendu cette phrase de la bouche de Man Bo? Man Bo craignait par-dessus tout, les châtiments imprévisibles de Dieu, des *lwas vaudou* et des saints. Aussi passait-elle le plus clair de ses moments libres à intercéder auprès des saints, à faire des neuvaines à Notre–Dame du Perpétuel Secours ou à prier Saint-Joseph pour qu'oncle Héraclès réussisse à ses examens, Saint-Antoine pour que ma mère retrouve un objet égaré dans la maison, Sainte-Anne pour que mon père ne tombe pas malade. Elle réservait les *lwas* pour ses demandes les plus secrètes et Dieu pour les causes publiques franchement désespérées.

« En attendant, tu ferais mieux de te presser le nez pendant que tu y es.

- Mais, Man Bo ça fait mal.

- Tu veux oui ou non avoir un joli nez pointu plus tard et épouser un beau jeune homme et pourquoi pas un Blanc? »

Je tenais si fortement à entendre une histoire que je me résignai à mon sort, attrapai la pince à linge, y retins prisonnières mes deux narines. Je respirais difficilement et j'avais mal. Mais j'avais commencé à entrer dans le jeu de tendresse rude de Man Bo qui souvent nous laissait tous désarmés comme des rats pris au piège redoutable de ses mots. Car Man Bo, c'était d'abord cela: quelqu'un qui déballait les pensées inavouables, secrètement entretenues, et débusquait les mots pour dire les croisements néfastes, le lait à ajouter au café noir de la peau, les cheveux mauvais parce que trop crépus, les hommes à attraper comme des mouches trop gourmandes car cette gourmandise était leur faiblesse et la nécessité inéluctable de l'argent. Et par-dessus tout, Man Bo dressait une frontière très nette entre le monde des hommes et celui des femmes, sorte de ligne de partage de deux camps retranchés. Les femmes devaient marcher, parler et rire d'une certaine façon, les hommes d'une autre. Il y avait jusqu'à la nourriture qu'elle distribuait selon des vertus précises. Nous avions droit maman, elle et moi, au *mirliton*, à la laitue et à la menthe, lesquels étaient interdits à oncle Héraclès et à mon père. Aucune explication n'a jamais tenu face à l'argument suprême de Man Bo: « Ce sont des mets qui rendent froids.» Ayant une fois pour toutes réduit la différence

des sexes à une simple question thermique, elle n'admettait aucune contestation.

Man Bo, tout en fredonnant une vieille complainte sur la vie qui s'en allait, adossa sa dodine contre le tronc du corossolier puis alla chercher un panier de provisions. Je la regardai et je la trouvai vieille. Sur le coup je ne mesurai pas exactement ce qu'était la vieillesse, cette chair consumée par les jours, cette peau ravagée par les ans sur un squelette qui tentait de livrer seule une dernière bataille. Elle s'affala sur la *dodine*, ferma de ses doigts noueux le premier bouton de son corsage et attacha son madras plus serré. Des épaules jusqu'à l'ourlet de sa jupe on ne distinguait plus aucune forme. Ses énormes seins tombaient sur son ventre proéminent, sa taille ayant lentement disparu avec les ans. Je m'avançai tout près d'elle et je l'embrassai. Pour toute réponse elle arrêta de fredonner pendant quelques secondes. Et comme pour éviter tout débordement d'affection avec celle qui demeurait malgré tout la fille de ses patrons, elle me dit d'une voix presque bourrue:

« Viens plutôt m'aider. »

Elle versa sur son tablier le contenu d'un panier de *pois France*. Nous les écossâmes toutes les deux en silence, pendant un moment qui me parut interminable.

« Autrefois... »

Man Bo avait entamé son récit sans me prévenir. L'horizon commençait à peine à se couvrir d'orange et de mauve. Elle releva la tête et tourna vers moi son visage soudain muet et secret. Elle avait l'air de vouloir puiser très loin les mots qui porteraient son histoire. Elle ferma les yeux durant quelques longues secondes, si bien que

de son visage je ne voyais que les lèvres. Elles seules semblaient vivre. Puis elle ouvrit à peine les yeux comme s'ils étaient encore aveuglés par cette lumière puisée dans des lointains d'or. Les narines prises dans la pince à linge, les coudes appuyés sur les genoux, le visage posé sur mes deux mains, je l'écoutai accrocher tranquillement des étoiles dans mon ciel intérieur:

« Autrefois, *nan tan lontan*, du côté du fleuve Artibonite, dans une région dénommée la Hatte-Des-dunes, une femme aux cheveux très longs et couleur soleil sillonnait les routes la nuit sur un grand cheval blanc, klatap, klatap .Elle qui dirigeait toute une armée depuis les guerres d'Haïti, il y a longtemps. Malheur à ceux qui la rencontrent et qui ne connaissent pas les mots de passe .Elle peut être terrible. Un jour... »

J'étais attentive au point d'oublier la douleur des pinces sus les narines, la faim et la soif. Le récit dura quinze bonnes minutes avant que Man Bo ne s'arrêtât brusquement tel un animal qui se cabre. Elle leva le visage au ciel:

« Tu vas devoir bientôt rentrer. Le serein est déjà là. Je te raconterai la fin de l'histoire demain, si Dieu veut. Et puis tes parents ont raison, ta place n'est pas ici. »

J'avais une très forte envie de protester mais le regard que me lança Man Bo m'obligea à changer d'avis sur-le-champ. Je libérai mes narines de la pince à linge et courus vers la maison. Ma mère, debout au seuil de la salle à manger, m'attendait. Man Bo n'a jamais aimé que je m'attarde dans la cour une fois la nuit tombée. Elle n'aimait pas la nuit, Man Bo. « La nuit est menaçante pour qui ne la connait pas », me disait-elle. « Tous ceux

qui ne peuvent pas vivre le jour comme tout le monde, les bandes, les sociétés secrètes, les zombis à la file indienne, les morts en perdition, les humains transformés en cabris ou en porcs, déambulent dans les rues ou se tapissent dans les fourrés et le ombres. » Man Bo glissait du coton ou des morceaux de tissu aux interstices de l'unique porte et des deux fenêtres de sa chambre par crainte des mauvais airs. Man Bo respirait à peine la nuit.

9

Sous une latitude où le thermomètre ne descendait jamais au-dessous de la barre des vingt-cinq degré Celsius, les demoiselles Védin étaient toujours vêtues de longues robes grises dont les manches leur cachaient les bras. Leur âme était de ce même gris sombre. Je ne me souviens pas les avoir vues sourire, même une fois. À l'idée de gronder l'une d'entre nous, de la punir ou d'user de la règle sur ses doigts, la méchanceté gonflait leur corsage, faisait briller leurs yeux et leur emplissait le cœur d'une rage joyeuse.

Quand mes parents me laissèrent à la barrière de l'établissement, ce premier jour d'école, j'eus le sentiment très fort pour la première fois de ma vie d'avoir été abandonnée, mais je crânai. Nous étions une vingtaine de petites filles à traverser le préau dans nos bottines neuves et nos uniformes à carreaux bleus et blancs. La peur faisait trembler quelques-unes d'entre nous.

D'autres pleuraient à chaudes larmes. Fixant un mur imaginaire au loin pour me donner du courage, je ne disais rien. Le silence fut très tôt mon premier refuge, ma première retraite farouche et mon seul étendard. J'aimais m'y camper comme dans une forteresse, certaine d'être protégée par cette absence, cette mort momentanée des mots.

Ce premier jour de classe, la plus jeune des demoiselles Védin s'était approchée de nous, une grande tige de bois à la main. Elle avait un visage de *malfini, d'oiseau* de proie. De sa voix aiguë et cassée elle nous cria : « Mesdemoiselles, en rang, deux par deux. Vous êtes ici pour goûter à ce qu'il y a de meilleur dans la civilisation. » J'entendais distinctement le bruit de chaque syllabe. Les mots sifflaient entre ses dents. Cette phrase inaugurait, à elle seule, le long travail auquel ces vieilles filles s'étaient astreintes depuis des années : faire de ces jeunes négresses que nous étions des filles colorées de la France, métropole ancienne et lointaine. Mais les mots étaient déjà pour moi sans patrie et sans drapeau. J'aimais à égalité ceux de Man Bo, proches de l'Afrique, ceux de ma mère comme plus tard ceux de mes livres. Et longtemps après je me demanderai pourquoi les Védin ne m'avaient pas simplement laissée vivre toutes mes parentés sans préférence et sans contrainte ? Pourquoi s'étaient-elles donné tant de mal pour me forcer à construire une vie amputée ? Une vie maladroitement copiée ? Les demoiselles Védin, comme nous toutes, descendaient des peuples d'Afrique mais trouvaient dans cette condition une source de haine et de mépris de soi qu'elles comptaient bien nous transmettre pour que

nous soyons plusieurs à porter ce fardeau. Elles prêtaient d'ailleurs une plus grande attention aux petites filles à la peau plus claire, aux cheveux moins crépus, qui descendaient aussi des peuples africains mais pas exclusivement, les cajolant et les récompensant plus souvent que les autres. Autant dire que les demoiselles Védin ne s'aimaient pas : il leur manquait cet appui indispensable pour exister. Elles ne nous aimaient pas non plus et leur manque d'amour, nous le leur rendions bien. Rares furent parmi nous celles qui s'aimaient vraiment, je veux dire. Alors comment aurions-nous pu nous aimer entre nous? Nous étions seulement solidaires dans une immense défaite sur laquelle nous ne pouvions pas mettre un nom.

Quand je me retournai vers la petite fille à mes côtés, elle avait déjà mouillée sa jupe neuve et ses chaussettes blanches. Elle ne broncha pourtant pas quand la maîtresse lui ordonna de quitter les rangs. « Qu'avez-vous à dire? » La fillette ne répondit pas .De ses petits yeux encore noyés de larmes, elle fixait la dame en gris. « Veuillez baisser les yeux, mademoiselle. » Le silence sembla durer une éternité. J'eus envie de l'empêcher de s'étendre en poussant un cri ou en vociférant des injures. Je ne voulais pas que la petite fille faiblît .Je voulais la voir tenir tête à la méchanceté de ces punaises. Les laisser parler les premières comme une victoire. « Vous avez entendu, espèce d'effrontée ! Au piquet ! Vous commencez bien. » Quelques secondes plus tard je rejoignais la petite fille au piquet comme une sœur jumelle. Je ne leur ai jamais présenté d'excuses. Je ne pouvais pas le faire. C'était plus fort que moi. J'étais petite, elles étaient

grandes. Je n'avais que ce silence à leur opposer et c'est ce que je fis. Quand l'ogresse passa tout près de moi, j'avais à mon tour mouillé mon uniforme et mes chaussettes. De colère. De peur aussi. Celle des Védin, de la civilisation dont j'assimilai longtemps l'idée à une méchanceté froide et glacée, à ma culotte et à mes chaussettes mouillées .Ce premier jour de classe fut ma première ride au cœur comme si mon enfance avait été trop vite poussée sur les chemins sombres de l'âge. Et depuis, je fermai les yeux de plus en plus vite le soir, ne les gardant plus ouverts sur la nuit à guetter le passage des anges.

Plus tard, quand le lieu nous deviendra plus familier, sur les bancs du jardin, sur les marches de l'entrée principale, nous nous tournerons toujours deux par deux, Thérèse Brévil et moi. Nous nous confierons nos secrets, bavarderons de tout et de rien, rirons aux éclats.

Je devais rester trois années chez les demoiselles Védin. J'y appris, à coups d'insultes et de fouet, les rudiments d'orthographe, de géographie et de grammaire et, somme toute, peu de choses qui pouvaient me relier à ma terre natale. Et surtout sous cette avalanche de mots, je compris très tôt que se cachait une autre histoire, la vraie, celle des vainqueurs et des vaincus, des conquérants et des défaits de tous les camps, celle où l'amour et la haine, le bien et le mal avaient souvent le même visage. J'y fis enfin l'apprentissage d'une deuxième société en dehors de celle de ma famille et j'y forgeai surtout mon caractère.

Trois pâtés de maison me séparaient de l'école. Je savais encore très peu et des choses qui se vivaient et

des êtres qui respiraient au-delà de mes murs. C'était un monde de simples lignes comme une épure qui s'évanouissait le plus souvent comme il avait surgi sans que je puisse lui donner un relief ou une forme solide. Alors curieusement l'école ce fut aussi pour moi la rue. Ces trois ou quatre rues que je traversais tous les jours. Rues criardes et colorées qui venaient mourir silencieusement, comme par mégarde, au pied de nos jardins de bougainvillées et d'hibiscus. Furtivement, à l'insu de tous, chaque jour je volais à ces rues leur musique, leurs combats œil pour œil dent pour dent, leurs voix populaires et leurs pulsions intactes. Toutes ces choses que j'ignorais et que j'appelais sans le savoir. Jour après jour, je mis un nom sur les sensations, les images, les odeurs et les bruits. Ce monde finira par couler dans mes veines.

10

« Alors cette école? »

Je ne répondis pas à la question de mon père qui avait abandonné la lecture de son journal et souri en me voyant arriver. Je le laissai exprès s'étonner et répéter à nouveau.

« Alors cette école ? Tu es muette ? Qu'est-ce qui se passe? »

Il m'embrassa sur le front, m'attrapa par les épaules pour m'asseoir sur ses genoux. Je ne répondais toujours pas .Encore une fois je m'étais d'abord entêtée en silence. De ce silence qui faisait que souvent on avait envie de m'imposer quelques vives secousses comme à un âne. Je finis par lui dire, au milieu des larmes qui commençaient à couler, que je n'aimais pas l'école et encore moins les dames en gris.

Mon père fronça les sourcils sans dire un mot .Avec une stupeur telle que je pris peur et voulus savoir s'il m'aimait encore. Je le regardai droit dans les yeux. Je

voulais savoir si ce qui brûlait comme l'alcool sur une plaie vive était une marque d'amour déçu ou simplement l'affirmation d'une puissance. Quand il posa la main sur mon épaule, J'en conclus, soulagée, qu'il devait m'aimer malgré ce désordre inattendu amené par mon silence. Qu'il devait m'aimer comme en ce 21 août où il avait été au plus près de me le dire.

Les mots ne surent pas tout de suite se frayer un passage jusqu'à ses lèvres. Sa stupeur était trop grande. Elle avait déjà pris toute la place. Je fixai mon père qui, l'espace de quelques secondes, devint une image incandescente comme une tache de feu. Silencieux, il me regarda sans me voir, rivé à d'autres visages un instant convoqués, père, grand-père, arrière-grand-père et tous les aïeux. L'instruction lui avait donné le sentiment de sortir de la pauvreté : Père petit commerçant de province, grand–père agriculteur jusqu'aux ancêtres esclaves dans les plantations des colons. De l'oubli aussi, cet oubli immense qui s'était toujours étendu sur eux. Tous morts sans bruit après une vie entière forcée au silence. Et la mort les rendant de nouveau à l'oubli définitif, celui des gens de leur condition. Mon refus était aux yeux d'Anténor Bienaimé comme le tombeau noir et muet des pauvres. Ma mère s'approcha de moi et m'essuya le visage en me disant que ces femmes étaient très bien et qu'elles apprendraient des tas de choses. Elle fit un signe discret à mon père et me conduisit à la cuisine, faisant fondre mon chagrin avec une tartine de gelée de goyave. Mon père se coiffa de son panama vanille en paille souple et sortit pour sa tournée de l'après–midi jusqu'au serein précédent la nuit.

À la cuisine, Man Bo vaquait à ses occupations de tous les jours. Elle plaça le grand pot métallique du lait dehors dans la cour, en versa le contenu dans une casserole emmaillée qui, disait-elle, avait la vertu de changer le goût des mets. Traînant les pieds elle sortit le sucre, la cannelle, le lait et le riz pour préparer le repas du soir. Je regardais son dos déjà voûté, ses doigts fendillés aux ongles déformés, ses doigts qui n'avaient jamais tracé une seule lettre et je ne pus m'empêcher de lui demander :

« Man Bo, est ce que tu sais lire et écrire?

- Non, ma fille. Toutes ces petites bêtes et tous ces dessins sur le papier, ce sont des choses pour toi. Moi, je suis pauvre, je commence à souffrir de rhumatismes et j'ai déjà un pied dans la tombe. »

Man Bo était donc pauvre. Elle vivait entre mes quatre murs et je ne pouvais pas l'imaginer plus proche de Mme Lolo que de nous. Je m'en souviens encore, ma mère, pourtant si douce, passait la pauvreté et l'ignorance sous silence comme si pour Man Bo elles allaient de soi, comme si cette douceur de ma mère pouvait s'accommoder de ces petites cruautés. Elle évoqua seulement la maladie de notre servante :

« Tu vas nous enterrer tous, lui dit ma mère en souriant.

- Pas avec mes rhumatismes, madame Anténor. »

Man Bo mit une dernière touche au riz au lait qui mijotait sur le réchaud à charbon dans la cour. L'odeur de la vanille et de la cannelle me chatouillait les narines. Par les portes grandes ouvertes de la salle à manger la nuit coulait doucement, traversée des chants des cigales et des sifflements des criquets. Dans le rituel de ces deux femmes, il y avait quelque chose d'obscur, comme une

résignation et une joie mêlées de servir les hommes et d'être commandées par eux. Si Man Bo et maman portaient chacune leur poids de malheur, dans leur univers il n'y avait jamais eu de place pour les désespoirs. L'âme nouée au feu de cette cuisine, je regardai ces deux femmes, ma mère et Man Bo, ouvrir les tiroirs, mettre le couvert, plier la nappe sans savoir qu'elles m'apprendraient à me tenir quelquefois, sans mots, sans avenir, à la hauteur de leur patience aveugle.

11

« N'arrête surtout pas de jouer.

- Je n'ose plus maintenant que tu es là.

- Mais non, continue. »

Dans les secondes qui suivirent ces mots, le rougeoiement de l'après-midi entra par les deux portes du salon et avec lui les cris d'une meute d'oiseaux, se mélangeant aux notes hésitantes. Ma mère s'était laissé convaincre par oncle Héraclès et jouait visiblement avec plus d'application. Oncle Héraclès prêta attention un moment à son jeu mais au bout de quelques minutes il ne l'écoutait plus. Il fronçait les sourcils. Quelque chose avait déjà prise sur lui et toute la musique du monde n'y pouvait plus rien. Sa voix soudain lente, un peu en retrait de lui-même, comme s'il voulait contenir une émotion qui le submergeait tout à coup, coupa court sans qu'on s'y attendît aux tentatives timides de ma mère :

« Ils ont tué vingt mille Haïtiens à la frontière dominicaine. »

Ma mère arrêta de jouer.

- De quoi parles-tu?

- Ces messieurs du gouvernement se sont arrangés pour laisser massacrer plus de vingt mille paysans en une nuit à la frontière dominicaine.

- Quoi?

Quelque chose dans cette colère d'oncle Héraclès et dans l'attention de ma mère les maintint en équilibre comme sur la crête d'une vague. Elle retomba aussitôt dans une gerbe d'écume quand je m'avançai vers oncle Héraclès par-derrière, sur la pointe des pieds, sans faire de bruit. Je posai les mains sur ses yeux. Il arrêta de parler, me fit basculer par-dessus ses épaules pour me couvrir de baisers. Ma mère nous regarda en riant.

Je ne sais pas exactement quand dans mon souvenir oncle Héraclès prend l'habitude d'arriver à cette même heure. Mais toujours il y eut en lui ce feu latent, cette fougue qui faisait sa présence presque suffocante. Nous aimions tous secrètement cette agitation dans laquelle il nous jetait parfois, cette agitation qui précisément nous coupait le souffle. Nous aimions finalement qu'il nous privât un peu d'air, nous obligeant à respirer plus difficilement. Ma mère souriait souvent à l'entendre et avait l'air de s'émouvoir de tant de jeunesse. Il avait dû commencer très vite à lui raconter sa vie : les cours à l'université, ses enthousiasmes, son ennui parfois et ses espoirs. Quelquefois, comme cet après-midi-là, une sorte d'impatience presque enfantine traversait les traits d'Héraclès Bienaimé. Pris au dépourvu, il semblait dans ces moments tout attendre d'elle. Elle qui n'a jamais rien compris à la politique ou à l'histoire et que toute allusion

à l'existence profonde des autres comme à la sienne jetait dans un émoi qu'elle ne s'expliquait pas.

Ma mère s'essaya de nouveau au piano avec un peu plus d'obstination cette fois, se rattrapant d'avoir été distraite mais ne sachant plus s'il fallait y croire encore. Man Bo, qui avait discrètement prêté l'oreille au bref récit du massacre, se contenta de pousser une longue plainte avant de vaquer à ses occupations. J'en profitai pour jouer aux osselets, oncle Héraclès pour lire. Le soleil bascula très vite vers l'autre moitié du ciel, mélangeant les couleurs du monde, rose, gris, orange, mauve et celles pour lesquelles il n'y a pas encore de mots. Au bout d'un moment, je m'approchai de ma mère pour lui demander où pouvait bien se cacher le Dieu tout blanc des livres avec sa longue barbe. « Il est là mais tu ne peux pas le voir. » C'est à cette heure du jour que prirent naissance en moi ce sentiment d'être devant le grand trou noir et le désir de trouver ce qui manque au monde.

Je n'insistai pas. Tout semblait être dans l'ordre du jour qui mourait : mon père absent sans que je pusse savoir ce qu'il advenait de lui, ma mère comme étonnée d'être en vie, oncle Héraclès misant tout depuis l'enfance, sans gains ni pertes.

Man Bo alluma les deux lampes du salon en maudissant les journées qui filaient trop vite.

***

Ma mère était venue me mettre au lit deux heures plus tard. Elle me fit de fines nattes une à une en silence. Du salon montaient les voix de mon père et d'oncle Héraclès. Au feu d'oncle Héraclès mon père opposait souvent ces

réponses acérées qui ne laissaient aucune possibilité de dérobade. Derrière le bruit et la fureur des événements, il avait déjà perçu l'inactualité cachée du monde. Contre les événements il se disait prémuni sinon prévenu. À ses yeux, les hommes n'étaient guère différents les uns des autres. De chacun, victime ou bourreau, on pouvait attendre le bien comme le mal; tout dépendait des circonstances. Oncle Héraclès et lui évoquèrent les événements de l'heure :

« Les Dominicains ne nous pardonneront jamais d'être leurs voisins et surtout d'être noirs.

- Une façon comme une autre de créer une fausse conscience nationaliste.

- Une fausse conscience raciale. Tout Dominicain se veut moreno, indio ou blanc, comme si chez eux le noir n'existait pas.

- Trujillo a ordonné le massacre. Pourquoi avons-nous courbé la tête ? Pourquoi? » Héraclès avait crié la question trois fois de suite avant que mon père ne lui répondît que la seule vue d'un Africain en pagne sur un écran de cinéma faisait rire beaucoup de nos compatriotes et qu'ils raffolaient tous secrètement des Dominicaines avec leur peau dorée et leur crinière soyeuse.

« Ceci ne justifie pas le massacre. Rien ne le justifie.

- Je ne justifie pas. Je rétablis une perspective, si tu veux. »

Leurs mots se confondirent un moment avec ceux de ma mère tout à côté de moi. Je me souviens de les avoir entendus parler d'hommes et de femmes de pays lointains. Ils avaient dû probablement évoquer ceux qui,

à l'époque, se battaient en Espagne, d'autres qui défilaient dans les rues de France ou d'Allemagne et surtout ceux d'un pays encore plus lointain, la Russie, où l'on tentait de façonner des femmes et des hommes différents.

« Maman, pourquoi on a tué des millions de paysans?
- Non, ma chérie, pas des millions, trente mille.
- Et pourquoi?
- Mais tu sais, les hommes ne sont pas toujours gentils.
- Eh bien, c'est comme à la guerre.
- Non, pas tout à fait pareil.
- Alors, c'est quoi la guerre?
- La guerre, c'est quand deux pays décident de se battre.
- On meurt encore plus à la guerre?
- Oui
- Est ce qu'il y a eu des guerres en Haïti?
- Oui, il y a longtemps.
- Est ce que toi-aussi tu vas mourir?
- Oui. Moi, ton père, oncle Héraclès, tout le monde. Mais pour toi ce sera dans très très longtemps, alors n'y pense pas.
- Avant de mourir je voudrais faire deux choses : Danser et épouser mon père ou oncle Héraclès. »

Ma mère me serra très fort dans ses bras en riant: « Bien sûr. »

12

J'avais dix ans quand la mort est arrivée chez moi, un lundi du mois d'avril 1940. Je vécus les derniers jours de ma grand-mère maternelle dans un temps suspendu. Grand-mère Lucie avait déjà mis au point deux ou trois fausses alertes, une façon moins d'évaluer l'amour que nous lui portions que de mesurer son emprise sur nous. Je n'aimais pas beaucoup cette grand-mère que je soupçonne encore aujourd'hui de n'avoir jamais tenu mon père en estime, cet homme aux origines trop obscures, trop modestes, trop proches du peuple africain et des gens d'en bas en somme et surtout son père Dieufort Bienaimé, paysan mal dégrossi et qui n'avait jamais pu franchir la barrière du trait d'esprit dans une conversation mondaine. Grand-mère Lucie était si soucieuse des apparences : «On ne parle pas la bouche pleine, on ne chante pas à table» qu'elle eût préféré pour sa fille un homme sans moralité à un homme sans

dans un ultime hochement de tête, d'autres avaient invariablement conclu au même implacable verdict : « Elle n'a pas tenu ses engagements. » Et moi, depuis la mort de grand-mère Lucie, je m'étais mise à épier la mort sur le visage de ceux que j'aimais. Du jour où j'ai compris que la mort pouvait me dérober un visage aimé, du jour où j'ai compris que ceux que j'aimais étaient mortels, j'ai voulu les aimer plus fort. Quelquefois, je rêvais la nuit les yeux ouverts. J'inventais des scénarios macabres, des tremblements de terre, des inondations ou des accidents dans lesquels disparaissaient ou s'engloutissaient ceux que j'aimais : ma mère, mon père, oncle Héraclès, Man Bo. J'attendais au bout de quelques minutes de sentir les larmes couler le long de mes joues. Je rêvais leur mort et je me sentais rassurée de les aimer si fort. Il m'arrivait même d'être prise d'une sorte d'incompréhensible frayeur, de quitter mes draps et, pieds nus, de braver l'obscurité en longeant le couloir jusqu'à la chambre de mes parents. Et là, la joue contre le bois tiède, j'essayais de surprendre leur souffle derrière la porte. Une fois rassurée sur la maison endormie, mes parents endormis, je me lovais dans la quiétude tiède de la nuit, les genoux tout contre le menton. Dans la nuit comme dans un œuf.

Et une année plus tard, avant même que mon père m'eût annoncé la maladie de ma mère, je l'avais déjà reconnue à cette même odeur de camphre, de térébenthine et d'alcool qui m'avait saisi les narines dès le seuil de la chambre de grand-mère Lucie. Il y avait le même son feutré, celui des mots murmurés dans la langue secrète des adultes. Et les voix avaient baissé à mesure que ma mère semblait faiblir. Mon père était parti

précipitamment chercher un médecin et Man Bo avait répété trois fois de suite « Vierge miséricorde, les anges et les saints » tout en faisant bouillir de l'eau. Elle m'avait interdit l'accès de la chambre de mes parents et me demanda de ne pas faire de bruit. Je la suivis pourtant sur la pointe des pieds et avant même qu'elle eût pu me retenir, j'aperçus une grande tache de sang sur les draps. « Qui a bien pu blesser ma mère? » Je me posai cette toute première question avant de me laisser envahir par une dizaine d'autres qui tournaient dans ma tête comme l'aiguille affolée d'un cadran : « Pourquoi ce sang? » « Allait-elle mourir elle-aussi sous ces draps? » Man Bo, en m'apercevant derrière elle, recouvrit discrètement les draps du couvre-lit. Ma mère était couchée sur le côté et ne nous avait pas vus arriver. Elle était pâle. C'était comme si le sang avait reflué de son visage. Seules ses épaisses nattes défaites semblaient encore vivre, pareilles à trois grands oiseaux noirs posés là par hasard. Man Bo, une fois de plus, avait sorti son scapulaire de son corsage et l'avait posé sur les draps en me faisant signe de me taire. Ce geste fit naître en moi tout-à-coup la certitude que ma mère allait soudain se figer elle-aussi sous les draps comme grand-mère Lucie .Je fixai le miroir, guettant le moment où elle y surgirait avec ses dents jaunes et son front tout ridé pour faire signe à ma mère. Je me dis aujourd'hui que j'ai peut-être toujours dansé pour tromper cette peur. À chaque geste je vole encore quelque chose, un sourire, une plainte, un baiser, une caresse que je ne veux plus rendre à l'oubli. Je livre le seul combat qui vaille la peine d'être livré, je fais la guerre à la mort. Danser pour aller plus vite qu'elle.

Danser avant qu'ils ne me glissent des mains, pour reprendre ces êtres au néant, à l'absence et les garder à vue. Jalousement. Comme une chienne ferait de ses petits. Pour que la mort ne me les ravisse pas une fois que j'aurais tourné les yeux. Nous sommes si peu vigilants et la mort si alerte. Danser pour être en quelque sorte la mère jalouse du monde…

Pour revenir à cette matinée, je me souviens d'avoir couru vers ma chambre et enfoui la tête sous l'oreille. Et avant même de sentir mes yeux me piquer, j'entendis la voix de Thérèse dans le jardin :

« Alice, tu viens jouer? »

La voix monta jusqu'à ma chambre. Elle chassa comme d'un revers de la main mes idées tristes, me rendant de nouveau à l'oubli, à l'enfance dans l'éclat de midi.

***

Ce n'était pas encore le temps où mon père regrettait chaque jour ce fils jamais né, où je pensais à ce jeune frère emporté dans la tache rouge. Je lui referai souvent un visage, des yeux, une bouche, lui raconterai des histoires, poser mes lèvres contre sa joue, imaginant la beauté de ses mains, la force de son torse à l'adolescence, son inquiétude et son bonheur devant le monde.

13

Sans pour le moins du monde craindre le ridicule, le 12 décembre 1941, le gouvernement haïtien avait déclaré la guerre à l'Allemagne et mis sous les verrous, après avoir confisqué leurs biens, les Allemands vivant sur l'île. Par crainte d'une disette qui risquerait de nous laisser affamés et sans recours, nous avions stocké du hareng et du poisson fumés. L'essence et les pneus se faisaient rares à cause des premiers combats en Europe dont nous commencions à sentir les retombées. Ce fut donc en pleine période d'austérité que mes parents décidèrent de ce voyage vers les Gonaïves. Mon père emprunta la voiture des Labard, une Studebaker noire. Il évalua à une goutte près la quantité de carburant nécessaire au trajet et nous craignions une crevaison comme la peste, l'unique pneu de secours tenant encore on ne savait trop comment.

Les pistes écorchées mirent les nerfs des adultes à rude épreuve. Après les bananeraies et les cannaies de la plaine de l'Arcahaïe, nous atteignîmes les grandes terres humides qui s'étendent jusqu'au pied des montagnes. L'Artibonite n'était pas loin. Dans les rizières, tout au long des confluents du grand fleuve, les silhouettes protégées par de grands chapeaux de paille indiquaient l'autre plaine. Vaste, liquide. Mais, à mesure que nous approchions de la ville des Gonaïves, cette platitude immense fit place à une végétation rongée par les vents, une sécheresse lumineuse et drue. Sur le pas des portes des femmes faisaient cuire des *cassaves*, larges galettes de manioc. Les dernières pluies remontaient au mois de mai et le soleil, dès le début de juin, de plus en plus fixe, de plus en plus haut, décapait comme à coups de burin les murs des maisons. Et au hasard de ces vents secs, une couche de poussière grisâtre s'était peu à peu déposée sur leurs façades loqueteuses. Est-ce à cause de ce soleil, de ce vent ou peut-être des secrets du fleuve que les hommes de l'Artibonite, la machette sur le côté, hirsutes et silencieux, ont toujours l'air de traquer une proie ou d'attendre un guetteur tapi dans l'ombre ?

À l'entrée de la ville des Gonaïves nous attendait Élien. Tante Félicia et oncle Nemours l'avait envoyé à notre rencontre. Dès qu'il nous vit, il fit de grands signes de ses deux bras. Je le regardai de la tête aux pieds et remarquai combien ses pieds étaient propres dans ses sandales à lanières taillées dans le caoutchouc des pneus usagés. Nous lui avions fait une petite place sur le siège arrière de la voiture. Il répondait par monosyllabes à nos questions, nous regardant du coin de l'œil mais ne

baissait jamais la tête. Je devais plus tard découvrir en lui un jeune homme vif, silencieux, tenace et prudent. Le trajet jusqu'à la maison n'était pas très long. Élien fut soulagé quand l'auto s'arrêta devant la grande barrière en bois. En descendant de voiture il chassa la nuée de gamins qui nous avaient suivis en imitant le bruit de l'auto : «Vrrouuum, vrouuuum... *Bay pase, bay pase*. » La famille au grand complet nous accueillit et derrière les persiennes des maisons voisines, des yeux aiguisés comme des griffes nous saisissaient au passage. Nous arrivions de la grande ville dans la demeure de ce vieillard taciturne et secret qu'avait été mon grand-père, Dieufort Bienaimé. Et comme la vie se charge souvent de faire plier le genou aux ambitieux qui ne savent pas rester à leur place, il fallait nous soupeser du regard pour mesurer le chemin parcouru et évaluer les chances de chute. Ces yeux nous suivront à la trace, tous les jours jusqu'à notre départ.

Une maison remplie jusqu'au bord comme fut celle de cet été 1942 me changea de ma solitude de Port-au-Prince. Il régnait chez tante Félicia un désordre galopant que je sentais chaque jour se répandre de pièce en pièce comme une épidémie. J'étais sans cesse bousculée par des cousins et cousines, happée par les voix de deux lointaines tantes et d'un obscur oncle tous venus s'agglutiner à l'ombre de cette demeure, quand je ne trébuchais pas sur quelque objet jeté au milieu du seul chemin praticable. La salle à manger à l'arrière de la boutique était une grande pièce pleine de bavardages, de bricoles, d'odeurs de friture et d'images pieuses. Les repas étaient une vraie fête et surtout l'occasion pour

tante Félicia d'évoquer des histoires de guérisons miraculeuses, de maladies surnaturelles ou d'envoûtements. Elle priait tous les soirs devant une lampe votive et une image de Saint Jean-Baptiste. Dès notre premier repas elle rappela la nécessité de cette grande campagne amorcée par l'Église catholique pour combattre selon les mots de l'archevêque « le vaudou, ses danses et ses simagrées. » Elle raconta dans le détail le grand rassemblement des chrétiens dans la ville de Saint-Michel de l'Attalaye. Monseigneur Robert, archevêque des Gonaïves, dépositaire du bien et du mal, avait parlé de l'énorme contribution de l'Église catholique à l'établissement du règne et la conversion d'âmes gémissant, jusque-là, sous la tyrannie de Satan : « Quelle belle cérémonie ! Ah ! Dieu est vraiment grand ! » exultait tante Félicia. Elle nous fit ensuite le récit de *hougans* et de *mambos* brisant les objets diaboliques, la retraite aux flambeaux de cette longue file de vrais chrétiens, la ferveur de leurs prières pour la conversion des âmes égarées. Joignant les mains comme pour prier, levant les yeux au ciel, tante Félicia visiblement inspirée insista une seconde fois « Ah ! Dieu est grand ! »

Mes parents n'osèrent pas regarder du côté d'oncle Héraclès qui ne tarda pas à protester en bondissant presque de sa chaise :

« Non, mais comment peux-tu accepter de telles bêtises …et…? »

Il n'eut pas le temps d'achever sa phrase.

Tante Félicia entra à son tour dans une terrible fureur. Son madras glissa de côté et elle se frappa la poitrine avant de feindre un malaise. Ayant toujours cru que

l'évangélisation des nègres allait de soi, tante Félicia avait pleuré et écumé d'une rage vive, coupante comme un couteau, elle qui pourtant avait tout le mal du monde à faire la part entre les superstitions qui enrobaient le message chrétien et les croyances locales. Et plus tard, bien plus tard, je soupçonnai son céleste Saint Jean-Baptiste sous ses airs de chérubin de cacher la fureur et la violence rouge de *Shango*, dieu du feu.

*****

La maison des Gonaïves était une version miniaturisée et plus rustique de celle que nous habitions à Port-au-Prince. Au rez-de-chaussée oncle Nemours faisait marcher la boutique. Il y consacrait tout le temps que lui laissaient ses activités de comptable, de membre de la Loge des francs-maçons et la lecture des livres ésotériques, Grand et Petit Albert, Les Templiers Cadoche et j'en passe. Avant d'habiter cette maison, mon grand-père avait vécu à Savanne-Carrée, une bourgade à quelques kilomètres des Gonaïves. Il savait à peine lire et écrire. Il parcourait des kilomètres pour se rendre à l'école. Il avait atteint le certificat d'études primaires et voulait être instituteur. Mon arrière-grand-père avait refusé, arguant qu'il ne pouvait continuer à nourrir quelqu'un qui ne faisait rien. Oncle Héraclès me raconta plus tard que cette rudesse était pour lui une façon de se maintenir en vie, de faire face à la précarité et d'affirmer sa condition d'homme.

Mon grand-père se résigna en se conformant à cette vie soumise à la nécessité. Cette nécessité fut la donnée première de sa vie. À la mort de mon arrière-grand-père,

il continua à travailler la terre et à maintenir la tête hors de l'étuve. Il était encore dans le besoin non parce qu'il était bon mais peut-être parce qu'il n'avait pas encore commencé à faire assez de choses pas belles ou carrément laides, comme beaucoup d'autres, pour franchement prospérer.

Ne croyant pas au crédit, il acheta un fonds de commerce comptant aux Gonaïves et vécut dans la hantise constante de faire faillite, de retourner à la simple condition d'un travailleur de la terre, fût-il propriétaire. Né très près de la terre et plus à même d'y basculer à nouveau, il oscilla sans cesse d'un bord à l'autre de sa vie. Encore paysan par ses mœurs, il vécut dans la méfiance et la solitude son accession au statut de commerçant. Par avarice et orgueil, il achetait peu mais ne marchandait jamais. Même quand ses affaires furent plus prospères, il n'en fit rien paraître pour ne pas attirer la jalousie des voisins et de la famille proche.

Il s'était toujours interdit de faiblir face à une femme, et ma grand-mère est morte dans la tristesse à quarante-cinq ans, épuisée d'avoir mis au monde oncle Héraclès, le dernier de ses cinq enfants. D'eux d'entre eux étaient morts en bas âge. Il reporta ses rêves sur les deux fils qui survécurent, leur refaisant chaque jour un avenir dans sa tête. Et surtout il ne se mêla jamais de politique. Très tôt, il inscrivit mon père, puis oncle Héraclès quelques années plus tard, à la grande école des Frères de l'Instruction chrétienne des Gonaïves. Comme pour toutes les petites gens, les bonnes notes étaient pour lui autant de batailles gagnées sur des ennemis invisibles. Puis dès qu'ils atteignirent l'âge de la raison, il ne parla

plus à mon père et à oncle Héraclès, quelques années plus tard, servirent la messe, chantèrent à la chorale et parlèrent français. Et surtout mon grand-père se mit en tête d'avoir les mêmes préjugés que les bourgeois des Gonaïves, interdisant par exemple à mon père de fréquenter les premiers Arabes immigrés dans l'île sous prétexte qu'ils avaient des poux et mangeaient des couleuvres.

Mon père fut mis en pension à Port-au-Prince l'année de ses quinze ans. Sans le savoir sur-le-champ, il se défit de tout ce passé au seuil des portes de cette demeure de la grande ville. Mon père d'abord, oncle Héraclès ensuite y devinrent des petit-bourgeois. Ce fut aussi le début d'une distance qui se creusa entre leur père et eux. Oncle Héraclès écrivit à Dieufort Bienaimé des lettres comme celle-là mais que jamais il ne lui expédia.

Père,

Je voudrais te dire tant de choses mais je n'y arrive pas. Je pense souvent à toi, parfois en pleine salle de classe, quand j'aborde ces œuvres si parfaites que je ne connaissais pas. Les œuvres des conquérants et des vainqueurs. De ceux qui ne peuvent regarder le monde sans le laisser en paix. Ceux dont la compréhension du bien et du mal, du ciel et de l'enfer, du monde dans sa totalité est respectable et convenue. Par moments je regrette la complicité des conversations où l'on évoque les récoltes, les bêtes blessées, les femmes engrossées, les saouleries des hommes et toutes les autres choses plus grandes que nous et que nous ne réveillons pas. Quelquefois fatigué de lire, je pose mon livre sur mon pupitre, je regarde

mes mains aux ongles propres et je me souviens des travaux qui ont fait les tiennes terreuses et noires…

Mises l'une à la suite de l'autre ces lettres menaient comme un long chemin jusqu'à l'enfance perdue. Oncle Héraclès les déchira toutes, certain de ne pas être compris, craignant même, au détour d'un sourire en coin, de voir sa virilité remise en question. Il connaissait trop bien la pudeur des gens simples et le goût des nègres marrons pour la dissimulation et le secret. L'amour était là, très fort, couvant sous les silences, mais cette distance, de classe pour l'appeler par son nom, les maintint séparés désormais. Oncle Héraclès et mon père d'un côté, mon grand-père de l'autre.

14

La maison des Gonaïves avait elle-aussi son arrière-cour. Man Dia, la sœur de Man Bo, y régnait en maitresse. Nées toutes les deux sur les terres de mon grand-père, elles furent attachées l'une au service de mon arrière-grand-père et l'autre à un autre fermier des environs. Une fois leur père mort elles vendirent les trois cabris et l'unique bœuf de leur famille en vue de l'enterrer dans l'honneur et la dignité comme le veut la coutume. Man Dia ne tarda pas à rejoindre sa sœur après avoir fui ce maitre qui toutes les nuits l'avait réveillée et prise sans ménagement dans cette demeure profonde comme un gouffre. Elle en garda un regard abîmé et ce corps aguerri mais si vulnérable qui troublèrent depuis tous les hommes qui l'avaient approchée. L'affaire fut étouffée et Man Dia prit logement chez les Bienaimé après que sa raison eut basculé quelques semaines. C'est dire que nos deux familles étaient liées par la terre et le silence depuis

toujours. Man Dia était aussi corpulente que Man Bo. Plus foncée de peau que tous les êtres que j'avais connus jusque-là, elle était d'un noir à couper le souffle : un noir d'une intensité telle qu'il ne pouvait refléter la moindre lumière. Certains traits du visage en étaient oblitérés, ce qui la rendait irréelle et magique. Elle avançait silencieusement et quelquefois nous la surprenions au milieu de nous comme surgie de l'éther. Quand elle ne prêtait pas l'oreille aux lamentations de la terre, son sourire dénudait des gencives d'un mauve sombre et profond.

Elle partageait son homme avec deux femmes-jardins, l'une à la Brande, l'autre dans le quartier des Dattes. Elle élevait ses deux fils ainsi qu'Élien. J'aimais la regarder réduire en poudre de grandes feuilles de tabac sèche pour sa pipe, étaler le riz sur le glacis avec Ti Lili, sa fille aînée. Man Dia avait perdu deux phalanges au petit-doigt de la main gauche. Personne ne savait exactement dans quelles circonstances cette mutilation avait eu lieu. Ses proches s'étaient contentés d'en faire l'étonnant constat un jour qu'elle était revenue de Savanne Carrée. Certains se rappelaient encore l'époque où elle avait ses dix doigts entiers mais n'avaient jamais osé aborder le sujet avec elle. Le secret de ces deux phalanges évanouies dans le paysage lui conférait une autorité non négligeable dans le voisinage. Après maintes conjectures et spéculations, les méchantes langues en avaient conclu qu'elle avait dû les donner en gage au diable en échange d'un avantage dont elles voulurent, leur vie durant, connaître la nature. Et puis il y avait ses absences, comme on disait dans la famille. On croyait qu'elle conversait

avec les esprits. Elle partait souvent quelques jours pieds-nus, parcourant les villages alentour jusqu'à la demeure d'une lointaine tante qui la faisait boire des décoctions pendant que Man Dia racontait la destruction de Sodome, des voyages sous l'eau avec ses *lwas* et l'imminence de l'Apocalypse. Je passais le plus clair de mon temps à lui poser des questions, accrochée à ces paysages mystérieux derrière ses yeux. Absence présente comme un feu qui dévore. Et j'étais curieuse aussi de ce feu-là.

*****

Tous les après-midi vers quatre ou cinq heures, un homme arrivait en titubant après avoir réchauffé son gosier de trempé ou de clairin, vociférant toutes sortes de mots plus incohérents les uns que les autres. Contrairement à moi, les gens ne prêtaient pas attention à son manège. À l'exception d'Élien qui demeurait étrangement silencieux à son arrivée, tous ceux qu'il croisait se contentaient de lui lancer sans même se retourner ou lever les yeux : « Alors, Lusignan, tu as encore avalé un baril de tafia. » À ces paroles il s'arrêtait toujours un moment, tenant en place avec difficulté, et essayait sans jamais y parvenir de se retourner en direction de la voix qui l'avait interpellé. Il sortait une bouteille de la poche arrière de son pantalon et avalait une ultime rasade. Il vécut la fin de sa vie l'estomac et la tête en feu. Lusignan s'asseyait dans un coin de la cour, tout près des joueurs de dominos, fixant au loin un point imaginaire, acharné à boire jusqu'à en mourir. Dans le temps il déchargeait les camions qui arrivaient sur la place du marché, aidant les hommes et les femmes venus

à cheval des bourgs environnants. On le disait infatigable et capable de soulever des colis trois fois son poids, sans risque de voir se déplacer une seule vertèbre grâce à un pouvoir exceptionnel conféré par un *hougan* de Savanne-Carrée. Comme beaucoup de vaincus, il n'avait pas de mots propres, de mots vraiment à lui. Sa défaite était noyée dans un océan de silence, l'alcool l'aidait à sombrer en hurlant.

Un après-midi qu'il était tombé les deux pieds en l'air et qu'une tache sombre s'était dessinée à l'entrejambe de son pantalon, j'eus pitié de lui. De ses orteils crasseux, de ses haillons et de ses phrases dans un français de son invention : « Vous êtes de suivre mademoiselle » quand nous lui demandions de nous cueillir des mangues, une grappe de *quénèpes* mûres ou des *cirouelles*. Jusque-là, personne ne m'avait expliqué les raisons de sa présence dans cette arrière-cour. Je m'étais approchée de Man Dia et lui avais simplement demandé : « Lusignan c'est qui exactement, Man Dia? » Elle ne voulut pas me répondre sur-le-champ, ferma les paupières un moment, poussa un profond soupir et finit par me lâcher : « C'est le père d'Élien. » Sur le coup, j'eus du mal à établir le lien exact entre Élien et cet homme, ensuite entre Man Bo et lui. À ma remarque : « Tu veux dire que c'est le mari de Man Bo? » Elle ne répondit pas tout de suite. Elle aspira longuement la fumée de sa pipe en terre cuite, la rejeta par les narines puis cracha sur le sol un grand jet de salive. Elle se contenta de grommeler quelques secondes après : « Paix à mes oreilles, je ne veux rien dire du tout. Tu ferais mieux d'aller jouer avec tes cousins à l'intérieur. »

Quand les hommes se retrouvaient autour du jeu de dominos, au milieu des cabris et des dindes, sous le grand acajou de la cour, Élien soufflait dans son harmonica. Il jouait avec dans les yeux un regard de grand large, le regard de celui qui ne veut plus laver les parquets, porter les seaux et cirer les chaussures des autres, sans espoir aucun. Lui ne chantait déjà plus les hommes d'ici. Il était ailleurs, séparé de la faune, de la flore, des hommes et des femmes de ce pays. Élien voulait s'en aller, traverser les barreaux de toutes les servitudes. Il était de ceux qui refusaient, avalaient leur langue, tuaient leurs enfants ou fuyaient. Et quand un jour je lui demandai pourquoi il se lavait si souvent les pieds, il me répondit : « Je veux aller très loin. Un homme qui veut marcher aussi loin que moi doit prendre soin de ses pieds, les avoir toujours propres et prêts à emprunter n'importe quel chemin. »

15

Dans cette île, nous n'avons jamais beaucoup aimé la mer, persuadés qu'elle nous a amené tous nos malheurs. Je ne suis donc allée qu'une ou deux fois m'y baigner, cet été- là, mais j'ai longtemps imaginé ses grognements durant le jour et les soirs sa plainte hagarde roulant dans l'épaisseur de la nuit. J'aimais marcher le long de la dentelle des algues sur le sable et sentir la mer me lécher les pieds. J'aimais la mer comme la danse, j'aimais le risque physique et le plaisir .J'aimais ses mystères d'écume, de sel et d'eau. Les yeux grands ouverts je rêvais de son désordre fantasque et violent tout au loin. De sa poésie si amère. De son ventre d'eau plein de toutes sortes d'animaux vivants et morts, de vieilles carcasses à la dérive, de sables mouvants et fins, d'algues de toutes les couleurs, de coraux étranges. L'idée de la vie et de la mort dans ce ventre d'eau du monde devenait un songe bienfaisant qui m'enchantait. Et quand le songe ne

trouvait plus où s'arrêter, je le lassais filer au-dessus de l'eau, m'enivrant d'air et de sel. Loin d'elle je confiais souvent au fleuve Artibonite les secrets que je lui destinais, certaine qu'il les déverserait dans le grand gouffre bleu.

Jusqu'à mon départ les matinées se sont écoulées au bord des rivières, sur les chemins poussiéreux ou au flanc des mornes. Quand la chaleur était trop difficile à supporter, je me couchais torse nu avec mes cousins et cousines sur les dalles fraîches de la galerie. À la fin du séjour on nous recouvrait le corps et les bras pendant quelques heures d'un mélange d'amidon et d'alcool de canne pour calmer les démangeaisons des boutons de chaleur. Et les après-midi, après avoir secoué nos pieds blancs de poussière, nous nous retrouvions pour des histoires effrayantes ou drôles aux côtés de Man Dia, aux portes de cette chambre exiguë qui crachait une forte odeur de tabac et de moisissure. Quelques fois Man Dia évoquait les légendes terribles du fleuve ou bien elle nous parlait du ciel, des étoiles visibles et des autres, celle que les *mambos* ou les *hougans* les plus puissants pouvaient attirer dans l'eau des cruches et des canaris. Les éclairages à pétrole diffusaient tout près de nous une lumière jaune et douce faite pour accueillir ces murmures et ces conversations étouffées. Au loin, des lampes bobèches, je m'en souviens encore, dansaient comme des feux follets. Nous nous contentions au seuil de cette chambre de ces dialogues dans la pénombre montante parce que les voix semblaient à elles seules porter l'écho des mystères d'un monde soudain nôtre.

La nuit venue, nous n'osions plus nous aventurer trop profondément dans cette cour à cause de son haleine de plantes humides et d'ombres. Et à cause des tambours bien sûr … enflant démesurément les ténèbres. Jamais les tambours ne furent si proches. J'en avais les boyaux qui se déchiraient. Et toujours je luttais pour contenir ma peur. Souveraine, profonde. Celle de la sauvage beauté de ma terre de la campagne quand la nuit l'amplifie. Et comme toutes les petites-filles de la ville, j'imaginais les paysans, ces silhouettes furtives que je croisais le jour, transformés la nuit en succubes tâtonnant dans l'ombre et prêtes à me sucer le sang. Une fois les persiennes fermées et la lampe éteinte, nous voyions quelques minutes encore les étoiles en captivité ou quelque autre histoire de magie et de folie. Puis nous nous endormions à quatre sur un seul lit, agglutinées les unes aux autres pour tromper notre peur de la nuit et des loups-garous, notre peur du grand fleuve Artibonite.

16

Le jour de notre départ des Gonaïves, la voiture s'était à peine mise en branle que des cris obligèrent le chauffeur à s'arrêter. Une foule traînait au bout d'une corde un jeune homme au visage ensanglanté .Il avait volé quelques bananes sur une propriété des alentours. Et les hommes et les femmes en guenilles, les yeux hallucinés par la faim et la peur, réclamaient un châtiment comme pour se prémunir, exorciser la misère et oublier leur propre malheur. Les effluves de la violence montaient lentement sans cesse ravivés par la foule qui grossissait, et bientôt nous fûmes comme cernées de partout, pris à la gorge par ce magnétisme virulent et insidieux. Les paroles s'aiguisaient, éblouissantes et dures, pareilles au tranchant d'un coutelas. Malgré le sang qui très vite l'aveugla, je me souviendrai toujours du visage de ce jeune homme, de son mutisme obstiné, de son regard si dédaigneux, déjà détaché du

monde et de nous tous. Et surtout de ces yeux d'où ne coulait aucune larme douloureuse ou impudique. Ceux qui l'accompagnaient comprirent la provocation muette et l'insolence. Alors, ils redoublèrent leurs coups comme si le sang leur donnait envie de frapper encore plus fort, comme si à mesure, la joie se mélangeait au sang. Ces coups, ils nous avaient tous lacéré le visage. Ils nous avaient tous blessés. Mais peu d'entre nous en ressentirent la brûlure. Ce jour-là, la fillette de douze ans que j'étais posa à Dieu sa première question sur la douleur : « Pourquoi as-tu donné un tel regard à ceux qui souffrent? » Et comme je devinais déjà le silence de Dieu impénétrable, j'inventai aussitôt la réponse moi-même : «Pour nous arracher des larmes et nous enlever le sommeil, pas vrai? » Quand la foule en colère traîna le jeune homme au poste de police, j'entrepris avec beaucoup de mal de me distraire en comptant une colonie de fourmis tout à côté du muret où je m'étais assisse pour attendre la fin des événements. Mon père tenta de trouver une solution qui manageait à la fois le jeune homme et les propriétaires, oncle Héraclès parla de la faim qui excuse tout, tante Félicia, oncle Nemours et Man Dia, soutenus par la foule, réclamèrent un châtiment exemplaire.

Moi qui avais tant aimé la foule, juchée sur les épaules de mon père, quelques années plus tôt, je choisis ce jour-là d'aimer l'homme seul face à la foule. Plus tard je partagerai souvent le monde entre la foule et l'homme seul, et souvent je me mettrai du côté de l'homme seul. Sur toutes les scènes du monde, je danserai pour lui, le

défendant contre la foule quelle qu'elle soit, quels que soient ses uniformes ou ses drapeaux.

À notre arrivée à Port-au-Prince, il commençait à faire nuit. Je traînais encore cette tristesse qu'un grand paquet envoyé de New York par Tante Hélène, l'autre sœur de ma mère, ne chassa pas tout à fait. Les photos de Pearl Primus, fameuse danseuse noire des années quarante, dans les pages du beau magazine que s'arrachait toute la famille, vinrent se placer à côté des yeux dans le visage ensanglanté. Une bouffée de vent infiniment légère fit remuer l'air à la tombée de cette nuit de septembre. J'avais les yeux hantés par cette image sanglante et je crus que le vent lui-aussi se lamentait sur ce visage, sur toutes les dissensions humaines auxquelles je ne comprenais encore rien mais dont le poids alourdissait déjà mon cœur d'enfant. Pearl Primus, les bras en croix, la tête relevée, la jambe droite en attitude, ferma peu à peu les paupières dans ce visage ensanglanté. Je regardai Pearl Primus ce soir-là jusqu'à l'éblouissement. Je m'endormis avec elle tout à côté de moi sur l'oreiller. Mon rêve lui fit les mêmes yeux qu'au jeune homme des Gonaïves.

17

Entre Thérèse Brévil et moi, l'amitié, sous ce préau en ce premier jour d'école, avait été aussi intense que soudaine. Nées de mères silencieuses et de pères lointains, nous nous sentions marquées d'un même sceau par le destin. Nous nous étions reconnues sur-le-champ, chacune se sentant rassurée par la personnalité de l'autre. Thérèse et moi, nous transporterons plus tard cette amitié à la grande école des Sœurs de la Sagesse. Nous y inventerons un univers bien à nous. À l'instar des habitants d'un Chinatown ou d'un Little Italy, nous traverserons ces années d'école comme une implantation d'exilées. Nous changerons nos prénoms que nous n'aimons pas : je me fis appeler Salomé et Thérèse, Bérénice. Entre les marelles, les osselets et les rondes, les journées d'enfance furent des coupes pleines.

Thérèse et moi, minces, les jambes alertes et l'âme légère, étions nées en 1928. En 1942, nous n'avions encore

ni hanches ni seins, pas un pouce de graisse. N'étaient nos petites fesses de négresses déjà bien marquées, on aurait pu nous confondre avec des squelettes d'oiseaux. Thérèse était plus claire de peau que moi, une chabine aux cheveux comme pailletés d'or par endroits. Elle n'était pas vraiment jolie mais son regard mouillé et franc fit toujours oublier son visage ingrat. Et il y avait sa bouche comme une pulpe de mangue que les hommes voulurent toujours goulûment mordre. Dans l'enfance, Thérèse manifesta ses gouts et ses désirs avec aplomb mais sans forfanterie. Elle n'eut pas toujours cette dose suffisant de hargne pour se défendre en toute circonstance; or elle n'avait pas non plus appris à se taire. Si bien que des empoignades, elle se fit de grandes blessures aux genoux et aux bras avant celles du cœur. Moins impulsive, je ne m'empêtrais pas aussi souvent qu'elle dans ces situations qui ne laissent que peu de recours. Je fus une adolescente volubile et curieuse, nourrissant très tôt des rêves de fuite. Quelque chose comme une violence dans mes veines transformait mes envies en nécessités, mes regrets en désespoirs et mes soucis en catastrophes. Hormis quelques rixes légendaires qui me valurent des réprimandes sévères de mes maitresses d'école, je m'efforçai de cacher cette fureur de mon sang. Sœur Jeanne fut la seule qui sut endiguer nos flots trop impétueux. Thérèse et moi étions bruyantes comme une foule. Encore un peu et nous risquions de basculer dans des outrances et en cela ressembler aux filles du bas de la ville, aux rires d'écume, aux bouches grivoises et aux hanches vivantes jusqu'au vertige que notre entourage semblait tant craindre. Nous prenant par la main, Sœur

Jeanne s'arrangea pour apaiser ces cyclones sur deux pieds que nous menacions de devenir.

Plus tard, surmontant la crainte de son père, officier taciturne au regard éteint et qui ne tolérait aucun écart, Thérèse obtenait quelquefois la permission de me rejoindre à la maison pour écouter mon père raconter la vie des Grecs et des Romains de l'Artibonite ou celle des grands explorateurs. Oncle Héraclès avait, quant à lui, une prédilection pour les révoltes des nègres dans le monde et aimait retracer l'épopée de l'Indépendance en évoquant Dessalines, Toussaint, Christophe, Lamour Dérance, Romain la Prophétesse. Certains soirs sans lune, dans un ciel criblé d'étoiles, mon père faisait le tour des constellations - la ceinture d'Orion, sa nébuleuse disséminée, la grande Ourse, l'étoile Polaire - tandis qu'oncle Héraclès évoquait des lieux aux sonorités magiques: Tegucigalpa, Ouagadougou, Taj-Mahal, Mandchourie, Guadalajara. Quand nous étions seuls lui et moi, il me racontait tout. Toutes ces choses dont on pense d'ordinaire préserver les enfants : l'injustice, la solitude, les hommes et les femmes, la vieillesse, l'âge adulte, la faim qui fait délirer, les extravagances et la beauté du monde. Ces moments accentuèrent en moi cet ennui qui me saisissait souvent dans les salles de classes mornes et étriquées. L'école était loin des rêves orageux de l'enfance et soulevait en même temps des questions auxquelles elle ne me donnait pas de réponse. Alors très vite, il fut clair que j'arriverais avec beaucoup de peine jusqu'au brevet et je ne fus guère attristée à cette idée.

À dater du jour de la publication de la présente, toutes danses et toutes assemblées nocturnes seront interdites tant dans les villes et dans les bourgs que dans les diverses habitations des mornes et de la plaine, punition corporelle sera infligée à ceux qui chercheront au mépris de cette défense à lever des danses ou à tenir des assemblées nocturnes…

Le 4 nivôse an VIII de la République

Toussaint Louverture

18

Tu peux danser. »

Mon père ne sait pas que ce jour–là il prononce trois mots magiques, qu'il m'offre ce que personne ne m'avait offert jusque-là. Qu'il me promet quelque chose que pourtant ni lui ni personne ne pouvait me donner, que je devais, moi prendre seule. Et que je m'apprêtais à embrasser de toute la force de mon être.

Mon père poursuit ; « Tu vois, Pythagore, un grand mathématicien et philosophe grec, croyait profondément dans les vertus de la danse et organisait les journées de ses disciples de la façon suivante : au réveil ils faisaient leur salutation au soleil, étudiaient les mathématiques, la musique et la philosophie puis, dans un troisième temps, ils dansaient pour maintenir l'agilité, la souplesse du corps et la santé indispensable à l'équilibre totale de l'homme. »

Je savais que si un Grec et pas des moindres, l'avait dit, mon père y acquiescerait. Car il avait appris à aimer secrètement l'histoire des conquérants et des vainqueurs, la solidité de leurs certitudes sur lesquelles le monde semblait reposer comme sur un socle. Cette première bataille avait été longue mais je l'avais gagnée. Il fut décidé qu'une certaine Madame Daveau m'enseignerait les premiers rudiments de la danse.

Ma mère, je m'en souviens, m'embrassa : « Tu feras des choses que je n'ai pas su faire », comme si je devais réaliser les rêves qu'elle avait tus dans les blessures quotidiennes de la conjugalité. Dans l'après-midi de ce jour, elle avait elle-même annoncé la nouvelle à oncle Héraclès, ajoutant avec une émotion qu'elle ne cherchait pas à cacher : « Je voudrais pour cette enfant tant de choses à la fois que je ne sais pas par où commencer. » Man Bo, quant à elle, avait été dès le début dubitative et sa réaction fut nette et tranchante :

« Ce que tu vas faire, qu'est-ce que c'est, *ki sa li ye* ?

- Je vais apprendre à me tenir droite, à marcher, à danser.

- Comment, tu ne sais pas encore marcher ? Et puis en plus de l'école il faut maintenant que tu ailles apprendre à danser. D'ailleurs danser, ça ne s'apprend pas .Quand les gens n'ont rien à faire de leur argent ils n'ont qu'à le donner aux pauvres. »

Ma mère la reprit avec un brin de colère dans la voix :

« Tu veux dire que nous aurions mieux fait de donner cet argent aux pauvres de la paroisse?

-J'envoie de l'eau, je ne mouille personne, madame Anténor. »

*****

Madame Daveau, Française d'origine, avait suivi son époux dans cette île où elle se sentait quelquefois si loin de sa France natale comme elle le soupirait souvent. Elle y avait été danseuse à l'Opéra. Il ne se passait pas un seul cours où elle n'évoquait avec des accents pleins de mélancolie les bords de la Seine, les soirées de gala, Diaghilev, Isadora Duncan ou Nijinski. Mais l'amour avait eu raison de tout cela, laissait-elle tomber avant d'enchaîner sans transition de sa voix forte : « Mesdemoiselles, vos tendus. »

J'aimai l'ambiance de cette salle dès le premier jour. Je pourrais encore aujourd'hui en décrire les moindres détails : la couleur du rideau, l'emplacement du miroir, de l'unique barre, l'odeur un peu rance du vestiaire. C'est dans ce lieu que je découvris pour la première fois que j'avais un corps aux possibilités insoupçonnées et que désormais il me fallait compter avec lui, que j'y dessinai ces premiers gestes qui ne devaient jamais me quitter. C'est dans ce lieu que j'appris ce rapport curieux avec la douleur qui, à force d'être toujours là, en devient à la longue bonne, que je voue mon adolescence à cette métamorphose magnifique. Comment aurais-je pu me roidir quand mon corps était abreuvé ? Me Figer quand mon être entier était peuplé ? Quand je me sentais aimée par quelque chose qui ne s'adressait pas à moi, ni à quiconque en particulier mais à tous. La danse fut très vite ma façon à moi de taquiner la vie, de jeter des lueurs jusque dans ses recoins les plus obscurs et de parler très fort à Dieu.

Mais nous étions au début des années quarante. Et je ne soupçonnais pas les difficultés auxquelles j'aurais à faire face. Car une chose était d'esquisser des postures de ballet dans les salons de cette île tropicale et une autre de danser, ahurie, ivre ou violente, le *yanvalou*, *le nago*, *le banda* ou *pétro*.

Petit-à-petit je m'absorberai dans la lumière, dans la magie du mouvement. J'apprendrai que le mouvement ne ment jamais. Qu'il va loin, très loin. Je travaillerai sans relâche, découvrant chaque tendon, chaque muscle, chaque articulation. Je découvrirai des habitudes de travail, la répétition ingrate et fastidieuse des mêmes gestes. Je commencerai à aimer l'angoisse de la frontière à franchir et, l'espace de quelques secondes, le bonheur d'être de l'autre côté. Je connaîtrais ce rapport intense avec un être qui par un seul mot ou un seul geste pouvait décider de mes chagrins ou de mes bonheurs de toute une semaine quand elle laissait dédaigneusement tomber : « Alice Bienaimé, c'est avec ces arabesques-là que vous avez l'intention de devenir une danseuse ? Autant y renoncer tout de suite. » Ou qu'au contraire elle me gratifiait d'une phrase comme celle-ci : « Finalement vous commencez à développer des muscles de danseuse. »

19

Tout autour de moi des murs. Une maison vouée aux flammes. Contre mes tempes les battements d'ailes d'un oiseau aveugle. Des tourbillons engloutissent des corps par dizaines. Et des femmes assises comme des vaches pleines attendent, jambes ouvertes, dans un rond de silence. Dans leurs yeux le monde est en feu mais elles continuent d'attendre. Alors mon long cri lacère ce silence, le met en lambeaux. Je me redresse sur le lit, raide comme une bougie. Puis je suis en proie à de longs frissons. J'ai de terribles douleurs au ventre et la tête qui tourne. Ma chemise de nuit me colle à la peau. J'ai la gorge nouée et le souffle court comme au milieu d'un gué. Je voudrais m'endormir à nouveau, oublier le cap difficile à franchir. Mais je ne peux pas.

Au petit jour le rêve s'attarde encore et m'engourdit. Je me fais pourtant le visage lisse d'un réveil serein. Pour ne pas éveiller les soupçons de Man Bo, maligne comme

un chat. Je la rejoins à la cuisine. Elle y est occupée à la préparation de douces à la noix de coco qu'elle étale sur une grande plaque métallique avant de les mettre au four. En attendant la fin de la cuisson, je m'assieds tout à côté d'elle.

« Alors, Man Bo, tu as des nouvelles d'Élien à Cuba?

- Ton oncle Albert est retourné de là-bas et m'a dit qu'il travaillait dans un hôtel. Il m'a envoyé un peu d'argent.

- Mais, dis-moi, Man Bo, est-ce qu'il se lave toujours autant les pieds?

- Je ne sais pas. Peut-être qu'à Cuba il n'a pas trop le temps de s'en occuper.

- Est-ce que tu penses souvent à lui ?

- Tiens, pas plus tard que hier soir je l'ai vu en rêve. Comme je te vois là. Et j'ai la tête claire, en général. Je l'ai vu qui revenait sur un beau cheval blanc couvert d'or. Le cheval avançait sur un nuage si beau que l'on n'entendait même pas le klatap klatap de ses fers.

- Mais alors, Man Bo, quand reviendra-t-il avec tout cet argent?

- Pas tout de suite. »

Puis après quelques minutes de réflexion :

« De toute façon il a bien fait de partir.

- Pourquoi?

- Parce que dans ce pays, lui et moi nous serons toujours perdants quel que soit celui qui mène la barque au Palais National. »

Elle rit aux éclats, heureuse à la pensée de ce fils parti au loin pour échapper à son sort.

Après quelques minutes de silence, ne tenant plus en place, je lâchai les quelques mots qui me brulaient les lèvres :

« Tu sais, Man Bo, j'ai peur.

- Peur de quoi? »

Elle se retourna pour m'examiner de la tête aux pieds : « Je me doutais bien que quelque chose n'allait pas. Alors, je t'écoute.

- De danser devant tout le monde.

- Il ne manquerait plus que cela ! C'est bien toi qui voulais apprendre à danser ?

- Oui, mais j'ai quand même peur.

- Je te signale qu'aux Gonaïves ou même partout autour de toi à Port-au-Prince, la danse c'est gratuit, on en a en veux–tu et en voilà.

- Mais ce n'est pas la même chose, Man Bo

- Moi, je vais te dire une chose. Il y a des métiers d'hommes et des occupations de femmes, mais danser n'est ni un métier ni une occupation. Le Bon Dieu ne doit pas beaucoup apprécier tout cela. Du vrai brigandage et surtout pas des choses pour toi.

- Je le fais pour m'amuser.

- Je l'espère. »

Elle sembla quelques secondes perdue dans ses pensées et finit par me dire : « Tu vas t'abîmer à la longue. Et si tu persistes, ta démarche va changer et tu passeras bientôt pour une jeunesse.

- C'est quoi une jeunesse?

- Ce sont des femmes que l'on reconnaît à leur façon de marcher si tu veux savoir, et qui rient fort et qui font

des choses. Et toi tu es une jeune fille bien, pas une jeunesse. »

Man Bo évita de nommer ces « choses » mystérieuses.

« Est-ce que tu en connais, toi ?

- De qui tu veux parler?

- Eh bien, des jeunesses?

- Tu es terrible à la fin, Alice. »

***

La salle avait été aménagée dans les salons de Mme Daveau. La pièce donnait sur une large véranda. Un étroit couloir longeait le salon et débouchait sur une petite pièce qui tenait lieu de bureau à M. Daveau. Mme Daveau avait transformé la véranda en une scène, le salon en une salle de spectacle et le bureau en loge où nous nous changions. Quatre numéros avaient été prévus au spectacle, un mélange hétéroclite mais qui m'avait permis cette première et inoubliable confrontation avec moi-même.

Aujourd'hui, j'ai oublié tous les gestes. Mais je me souviens d'avoir pris conscience, cet après-midi-là, qu'ils avaient besoin d'une âme à réveiller, d'un œil pour les accueillir. Celui de mon père les transfigura tous jusqu'à les rendre magiques. Avec le temps, il m'arrive même parfois de rire du grotesque de cette prestation, mais ce fut pourtant face à ces regards, les premiers gestes à peine esquissés, que j'eus pour la première fois le pressentiment que la scène allait être le lieu de mon existence, la seule place de ma vie. Une certitude que mon destin était là, posé devant moi. Que ces métamor-

phoses deviendraient nécessaires à vie. Que j'habiterais ailleurs qu'en moi-même, que je me nourrirais d'autres existences, de leurs sèves inconnues, que j'essaierais d'autres peaux comme on essaie un vêtement neuf, que j'entrerais de plain-pied dans le mystère fécond d'êtres attrapés au passage.

20

Je m'étais arrêtée devant la grande salle déserte de Mme Daveau pour écouter l'inconnue poser ses doigts sur le clavier et inventer le mystère. La musique restait suspendue dans l'air en un murmure chaud et lumineux. J'inclinai la tête avec l'expression assoiffée et émerveillée d'un enfant devant un jouet magique. Les notes réveillèrent peu à peu toutes les choses endormies, les sources, les lacs, les rivières et les savanes, jusqu'à l'enchantement du monde à sa naissance. Et je respirais, oppressée, le parfum génésique et sauvage de ces images…Mais bientôt la musique fut trop belle. L'espace de quelques secondes j'eus envie que la dame s'arrêtât de jouer. Rien que pour apaiser ce tumulte de mon sang et retrouver le long sommeil du monde. Je longeai le couloir en silence, sans recours, perdue, avec cette panique au ventre que je commençais à si bien connaitre et m'enfuis à toutes jambes. Jamais l'inconnu ne sut à

quel point je l'avais écoutée. Trois jours plus tard elle nous fut présentée par Mme Daveau.

Pianiste réputée, Lise martin Boural, pour dispenser ses cours, occupait aux heures libres la grande salle de travail de Mme Daveau, son amie. En dehors de ses élèves réguliers, Lise Martin Boural initiait ceux qui le souhaitaient et dont les parents le voulaient bien aux chants traditionnels haïtiens. Chants qu'elles avaient elles-mêmes harmonisés. Un jour que ma mère était venue me chercher avec quelques minutes de retard, je l'écoutais chanter l'ouverture d'un Chant vaudou. Je me souviens surtout d'être restée accrochée à cette voix, à la force et à la pureté de l'incantation. En chemin, je suppliai ma mère de me laisser suivre ces cours. Parce qu'elle aimait la musique, elle céda quelques jours plus tard. Ce que les parents de Thérèse lui refusent toujours malgré les stratagèmes que nous avions déployés. « Non c'est non », avait sèchement rétorqué son père, le capitaine Brévil, mettant fin une fois pour toutes à nos espoirs.

Ma mère ne sut pas tout de suite que Mme Boural, en dehors des cours de chant et de piano, initiait quelques privilégiés aux danses traditionnelles. Le studio de danse avait été aménagé chez elle, dans le quartier bourgeois de Pétion-Ville, et avait été deux fois attaqué à coups de pierres par des voisins qui craignaient de voir Satan et ses tam-tams s'installer tout près d'eux. Elle comprit très vite le message, prit ses quartiers tout au fond de sa propriété et dispensa son enseignement dans une quasi-clandestinité. Profitant d'un jour où je m'étais fait conduire chez elle par oncle Héraclès, Mme Martin Boural

lui proposa de m'emmener à un de ses cours de danse. Quelques jours après, oncle Héraclès annonça à mes parents que je l'accompagnerais à Pétion-Ville chez des amis. Je devinai, sans rien lui dire, où il voulait me conduire. Alors, des jours durant, la fièvre et l'impatience s'emparèrent de moi. C'étaient mes signes les plus sûrs, et je me fiais d'instinct à eux. Et je suivis oncle Héraclès. Quand nous franchîmes la porte du studio de Mme Boural, je reconnus deux jeunes filles de l'école de Mme Daveau. Au regard que j'échangeai avec ses adolescentes, je compris que nous étions déjà des complices. De quelque chose que j'ignorais encore mais que leur âge me fit confondre avec les secrets des jeux de l'enfance dont je sortais à peine. Or je venais de franchir de nouveaux caps. Oncle Héraclès avait définitivement précipité le cours de ma vie, brouillant les cartes, me laissant seule et sans abri, plantée au milieu des vents.

Assis à un angle de la salle, un tambourineur tenait serré entre ses jambes un tambour aux couleurs vives, jaune, rouge, orange. Il laissa tomber la main plusieurs fois sur la peau tendue. Jamais je n'avais vu d'aussi près un tambour. Je touchai à peine le grand cône, me promettant dès le samedi suivant de me faire pardonner auprès du père Claude, notre aumônier, et de recevoir l'Eucharistie le lendemain. À l'aide d'une grosse pierre, le tambourineur tapa sur les petites baguettes de bois qui, grâce à une cordelette, maintenaient la peau au-dessus du tambour jusqu'à la tension désirée. Puis il annonça par un léger roulement qu'il était prêt.

C'est alors que ma vie a changé. Vraiment changé, je veux dire. Mme Lise Martin Boural enleva ses chaussures

et commença à exécuter des mouvements surprenants pour cette adolescente que j'étais et qui ne savait pas que le corps pouvait parler si fort et si haut. Elle gardait le buste très droit tandis que, les mains sur les hanches, la tête haute, elle avançait, pliant les jambes et se redressant en projetant la jambe droite en tendu, la ramenant en la pliant de nouveau et projetant la jambe gauche en avant. « C'est la danse ibo, expliqua-t-elle, une danse très hiératique. Les Ibos étaient réputés pour être des nègres fiers qui préféraient le suicide - souvent ils avalaient leur langue- ou la mise à mort de leurs proches à l'esclavage. » Les élèves regardèrent un moment Mme Boural et eux-aussi, pieds- nus, refirent les mêmes gestes. Au bout de quelques minutes je ne résistai plus à l'envie de les rejoindre pour goûter à cette joie qui s'offrait comme ça. Pour rien. Pour cette irradiation et ce bonheur dans les bras, les jambes, le corps tout entier, pour refaire les mêmes gestes que ces rebelles mangeurs de langues.

Sans attendre l'autorisation de Mme Boural ou celle d'oncle Héraclès, j'enlevai mes chaussures et dansai pour la première fois pieds-nus. J'ai encore intacte sous la plante des pieds la scansion brutale des premières mesures de ce tambour. Je sentis le sol s'ouvrir et sonner sous mes pieds la terre entière, ses arbres, ses montagnes, ses fleuves interminables. Oncle Héraclès débordait d'enthousiasme et me regardait en riant presque. Ce rire était à l'opposé de la peur des autres. Et ce n'est que plus tard, bien plus tard que je compris la peur que pouvaient inspirer et ces danses et le tambour. Ils rappelaient trop l'Afrique et le corps et pour ceux d'entre nous qui, dans cette île, regardions ailleurs, le corps comme l'Afrique

faisaient peur. L'Afrique, ce ventre chaud et turbulent du monde.

Je ne suis que très irrégulièrement l'enseignement de Mme Boural, oncle Héraclès étant le seul qui pouvait m'accompagner à ses cours sans éveiller des soupçons. Jamais mon père ne sut ce qui nous conduisait quelquefois jusqu'à Pétion-Ville. Ma mère se tut et à certains de ses regards je compris qu'elle savait mais je me tus à mon tour. Entre nous ce silence fut une complicité et un jeu. Mme Boural et oncle Héraclès bavardèrent un long moment à la fin de ce premier cours. Deux semaines plus tard, elle lui proposa de l'accompagner à un service religieux qui devait se tenir à la Rivière Froide à l'occasion de la fête des Rois.

21

À peine avons-nous quitté la route principale de Carrefour que le bruit des tambours crépite dans l'après-midi. Un élève de Mme Boural nous attend accompagné de Dieuseul, le fils aîné de Mme Prévilor, la prêtresse mambo. Nous grimpons un sentier rocailleux menant à un petit plateau d'où on peut apercevoir tout en bas un emplacement entouré de broussailles et quelques cases disséminées. Quand nous descendons la colline, nos deux guides nous dirigent jusqu'au péristyle. En nous voyant arriver, Mme Boural nous fait un signe de la main et nous rejoint à l'entrée.

Cinquante ans plus tard, cette première rencontre me revient intacte. Une porte s'était ouverte à laquelle je n'avais même pas osé frapper. Et j'étais là, pétrifiée mais prise à la remorque d'une suite d'événements auxquels je me soumettais. J'avais pénétré ce sous-bois comme j'aurais sauté dans le vide. Je revois les scènes comme un

monde griffonné dans les marges d'un rêve. La vue de l'autel à l'intérieur du péristyle me glaça le sang à cause des paquets-wanga, des poupées de Grann Brigit, des croix des Gédés, de la présence d'un chromo de Notre-Dame du Perpétuel Secours, des bouteilles rangées comme celle que cachait Man Bo sous son lit et des *govis*, ces cruches aux couleurs des lwas. Je m'accrochai aux bras d'oncle Héraclès pour ne pas défaillir, tant était forte chez moi cette impression de m'être trompée de monde. « Je suis là, avait –il dit. Ne t'inquiète surtout pas.» Une voix éraillée, nocturne, achevait une longue psalmodie :

Palmis kanpe, palmis sakre
Lavyèj Mari
Vyèj delivrans
Nous sommes à genoux à vos pieds
Gras Mari gras
Jezu pardonnez-nous

Après les premières litanies et les prières catholiques, *l'houguenikon* entama son chant. Sa voix mit l'après-midi en morceaux et mon cœur à vif comme dans une gerbe d'épines. La foule reprit ses premières incantations en les magnifiant, en les amplifiant. Des hommes et des femmes de plus en plus nombreux sortaient des broussailles et descendaient des montagnes avoisinantes. Mme Prévilor surgit de la foule, *ason* à la main, et prit la direction du service, convoquant d'obscurs pouvoirs, ceux de la terre, des airs et de l'eau. C'était à l'évidence une femme puissante, robuste, aux seins volumineux, qui savait réclamer obéissance quand elle posait ses grands yeux sur les *hounsis* et même sur le grand bouc

attaché à un arbuste à l'une des portes du péristyle. Tandis que les saluts étaient exécutés aux quatre points cardinaux, les drapeaux furent déployés dans l'après-midi qui s'en allait sur la pointe des pieds. Quelques-uns claquèrent comme s'ils voulaient fendre l'air. Je sentis au creux de l'estomac le poids d'une matière paralysante tandis que mes membres se transformaient en une substance molle. Je fermai les yeux plusieurs fois de suite pour ne plus rien voir mais les bruit en étaient comme décuplés. Oncle Héraclès remarqua mon manège :

« Tu as peur? »

Des tambours montaient de sourdes notes qui cognaient, cognaient contre d'invisibles murs avant de reprendre leurs grondements.

« Oui. »

Les tambours maintenaient leur plainte et faisaient de grandes trouées, lacérant l'après-midi. L'un des tambourineurs, ne tenant plus sur sa chaise, se leva pour faire résonner plus loin encore ce grand cône de bois.

« Mais de quoi ?

- Je ne sais pas.

-Tu ne devrais pas.

- Je sais, mais j'ai quand même peur. »

Déjà je voulais de la poésie sans la peur, la peur séculaire qui enferme les pauvres dans de grandes pièces sombres d'où ils ne sortent jamais.

Les officiants, des *hounsis* vêtus de blancs, firent leur entrée les mains pleines de fleurs ou portant des paniers contenant des oranges, des pigeons attachés par les pattes, des friandises, des alcools et des parfums. Je fus reconduite quelques minutes plus tard vers notre maison

par oncle Héraclès, au milieu du jour qui s'en allait, avant la lumière des premiers lampadaires sur la grand-route.

Je sus plus tard, par Mme Boural, que les lwas furent bien nourris, que les *hounsis* avaient d'abord placé leurs offrandes sur l'autel avant de les poser dans un large bac en bois. Un grand bouc dont le poil soyeux avait été teint en bleu avec de l'indigo fut aussi sacrifié aux dieux dans la nuit. À la fin du service, au lever du jour, la barque chargée de victuailles alla rejoindre le dieu Agwe et Erzulie sa maîtresse dans leur demeure tout au fond de la mer.

Réveillant les soifs et les faims endormies depuis toujours, des cohortes de danseurs hallucinés bravaient ainsi tous les soirs les édits des diocèses et les décrets du gouvernement, enjambant les frontières de la loi, passant de l'autre côté du monde.

De cette première cérémonie je garde le souvenir d'avoir été habitée par des forces contradictoires, des appels opposés. Il y avait cette brutalité et cette beauté : la vie même, cette scansion ardente et populaire qui s'imposait aux corps, que les âmes attendaient.

Il y avait aussi toutes les histoires racontées par Man Bo à la tombée de la nuit, les mises en garde de tante Félicia. Tout me revenait en même temps, et surtout je craignais le grand rire que Satan laisserait gicler de sa gorge en me voyant franchir les portes de l'Enfer.

Cette nuit–là, je revis en songe Mme Prévilor et ses *hounsis*. Le grand bouc penchait la tête, tantôt à droite tantôt à gauche, en me fixant des yeux tandis que les *hounsis*, sous les ordres de Mme Prévilor, m'entrainaient à l'autre bout de la clairière. Et là je perdis brusquement

pied et glissai au fond d'un précipice. Le rire des *hounsis* se fut de plus en plus lointain. J'essayai mais en vain de me retenir aux touffes d'herbes, aux rares branches qui poussaient sur les parois humides. Je voulais crier mais pas un son ne sortait de ma bouche. Quand je me réveillai en sursaut, mes vêtements collaient à ma peau et je tremblais .En m'entendant bouger puis allumer la lampe de chevet, ma mère vint dans ma chambre et s'assit au bord de mon lit. Je lui dis que j'avais mal au ventre. Je ne sais pas si elle me crut. Sans mot elle descendit à la cuisine me préparer une infusion de citronnelle et d'anis. Je la bus très lentement pour avoir ma mère à côté de moi le plus longtemps possible.

***

Il avait été entendu avec oncle Héraclès qu'à mon retour à la maison je ne dirais rien. Et je tins parole. Mais le dimanche suivant, deux gendarmes dans leur uniforme kaki, largement taché de sueur sous les aisselles et dans le dos, se présentèrent à notre domicile et annoncèrent sur un ton menaçant qu'ils étaient au courant des pratiques diaboliques d'oncle Héraclès. Que ces pratiques étaient interdites par la loi. Qu'à cause de la réputation et de l'honneur de la famille d'Anténor Bienaimé on lui épargnait la prison cette fois-ci, mais que la prochaine fois on l'enfermerait. Sans broncher, les yeux secs et me sachant quitte, j'écoutai en silence les deux gendarmes lancer leur avertissement.

22

Et c'est quelques jours plus tard que dans ma vie a lieu l'image. Que mon père me frappe, que je ne peux pas comprendre où se rencontrent et s'excluent Pythagore, la danse ibo, les cours de Mme Daveau et les récits de tante Félicia. Je sens seulement souffler dans mon dos un vent lugubre et noir. La houle puissante, insondable de tout ce que je ne sais pas remonte en moi et me submerge. J'ai envie de trouver la question, la seule, celle qui m'extirperait du corps la vraie réponse comme une dent douloureuse qu'on arrache .Après cette brûlure sur ma joue, je ne suis pas plus avertie contre tout ce qui se ligue contre moi pour m'interdire une passion : mon éducation, mon sexe et la société de l'époque. Mais je suis plus attentive comme à un savoir qui naît :couchée sur l'herbe, à moi Alice Bienaimé, il n'est pas permis de tout avoir. Ce savoir, il est aussi celui

de ma mère, de Man Bo. Celui auquel nous serons rivées toutes les trois mais que nous ne nommerons jamais.

La tête bourdonnante, j'avale le sang qui suinte d'une entaille à l'intérieur de ma bouche, descend le long de la gorge et inonde mon âme. La souffrance m'atteint jusqu'aux os. Je vomis, les yeux fermés, le corps douloureux plié en deux. Puis je me couche sur l'herbe, écorchée, tremblante.

Ce soir-là, je me recroqueville dans mon lit, laissant la douleur faire tranquillement son nid. Ma mère me défait les nattes en silence puis me prend tout contre elle. Elle pose doucement la main sur ma bouche pour que je n'évoque pas l'incident puis m'entoure de ses deux bras. Alors la terre entière nous berce comme deux enfants perdus sur une immense balançoire, tout là-haut dans les nuages. Les larmes coulent doucement sur mes joues. Ma mère fait de la douleur une grâce. Qui allège bientôt mon regard, mes mains, mon cœur, mon corps tout entier. Sans mot dire je me glisse entre les draps. Je me blottis dans le ventre chaud de la nuit. Ce soir-là, les anges ont définitivement cessé de passer. Ils ont fait place à des pensées de feu, celles pour lesquelles on pourrait mourir brûlé et en être heureux.

Debout derrière les persiennes, je regarderai souvent mon père de dos, dans son costume en alpaga blanc, son panama vanille sur la tête, disparaître au coin de la rue. Il passera des années à vouloir atténuer ma joie répandue à grands flots, à me vouloir tranquille et cernée comme un lac. À dater de ce jour, nous serons l'un en face de l'autre comme deux chasseurs à l'affût. Moi dépistant sa colère et lui traquant l'insolence de ma joie.

Mon père était jusque-là mon héros magnifique et lointain. Il devint, ce jour-là, faillible, mortel mais toujours hors d'atteinte comme une contrée perdue. Longtemps après, il traversera mes sommeils d'exilée, mes rêves de noyée en agitant des lucioles. Plus tard, je voudrai souvent oublier, tromper la vigilance du temps, réveiller à nouveau l'enfance et me laisser rattraper par elle. Mais en vain !

23

Ma mère fêtait ses trente ans. C'était un dimanche. Les plus vieux dansaient avec les enfants. Des petites filles entre elles parce que les cousins plus grands exerçaient leurs charmes auprès des cousines et des filles plus âgées. Oncle Albert avait ajouté une demi-bouteille de rhum au punch qui avait fini par dérider les jeunes hommes timides et frustrés, les vieilles filles acariâtres, les jeunes filles en attente d'être épousées.

Oncle Albert, cigare aux lèvres, cheveux brillants, coiffés sur le côté, m'entraîna dans l'exécution d'un lambeth walk. Je tentais de le suivre, lui le dandy aux gestes si sûrs. Oncle Héraclès me couvait du regard. Mon père fronçait déjà un peu les sourcils. Mais quand au bout de quelques minutes un cercle se forma autour de nous, il sourit à oncle Albert comme malgré lui. Chacun reprit en chœur les paroles de la chanson à la mode :

Ça se danse très simplement
D'abord on marche un moment
Puis brusquement…

Tout n'était que joie simple, fraîcheur et légèreté. Du moins nous le croyions tous jusqu'à l'arrivée de Mme Cécile Privat, de sa fille Laura et de la dame à l'ombrelle qui, l'espace de quelques secondes, brisa cette ronde fraîche et légère. Pareilles en cela aux affranchies célèbres de Saint-Domingue, elles étaient prodigieusement coquettes avec leurs coiffures à la mode et leurs ongles rouges. En plus de leur aplomb, elles avaient un rire de grande ville et dégageaient un parfum d'oisiveté et d'élégance. Elles avaient comme modifié la qualité de l'air, sa densité et son volume. De sa mère morte prématurément, Mme Privat avait reçu en héritage, outre une dot non négligeable, le goût des hommes assurant la pérennité de la lignée, sa fille Laura était déjà imbattable dans l'art de préparer un repas, de faire une manucure ou de teindre des favoris prématurément blanchis. Elles s'arrangeaient pour faire croire à chaque homme qu'il était unique, jouaient aux cartes comme des tenancières de tripot et, riant aux éclats, elles savaient donner aux mots les plus anodins des intonations qui amadouaient les plus récalcitrants. À leur passage les hommes rêvaient d'une étreinte, et elles sentaient leur regard sur leur peau comme une coulée de miel qui activait un sang déjà bien chaud. L'amour était à leurs yeux quelque chose d'agréable, de facile et de gai. Légères et enjouées, elles inspiraient le sexe. Loin d'elles, les hommes se rappelaient leur joie et rêvaient de la

cheville de jeune cabri sauvage de Cécile ou des fossettes de Laura.

L'arrivée de cette escouade au milieu de l'assemblée de chastes femmes que formaient ma mère et ses amies fit se délier les langues. Mme Labard fut arrêtée net dans une tirade qu'elle allait à nouveau improviser sur Mussolini. Agitant son éventail, Mlle Claire avait glissé à l'oreille de sa voisine : « On raconte que … » Et bientôt chacune y mit du sien : « Il paraît que… », « Quelqu'un qui l'a vue a dit à l'une de mes belles-sœurs qui l'a dit à... » Entre-temps, oncle Albert m'avait plantée au beau milieu de la piste pour ne plus lâcher d'une semelle Laura Privat, l'œil fixé à sa croupe, à ses jambes interminables et à ses lèvres de sapotille. Les femmes redoublèrent leur chapelet d'horreurs. Elles l'engrenèrent jusqu'au bout en invoquant en chœur comme un concert de cafards crissant les exploits et méfaits d'oncle Albert : « Pauvre Édith », « On l'avait pourtant prévenue. »

Je tirai parti de ma déconvenue en rejoignant oncle Héraclès sur la galerie où quelques-uns de ses amis discutaient entre deux rasades de rhum et quelques figures de danse rapidement exécutées au salon. Edgard Démosthène, le peintre, s'amusait à dérouler une boucle de sa tignasse et regardait le monde de son œil à la fois tendre et redoutable. Frantz Musdorf, la crinière ondulée et couleur de blé, refaisait une nouvelle fois ce même monde à coups de contradictions primaires et de contradictions secondaires. Quand Benoît Altimé, le poète du groupe, réclama un peu de silence, ils s'approchèrent de lui, les yeux rivés à un petit ouvrage et à une feuille qu'il venait de sortir d'une poche de sa

veste. Tous faisaient confiance au jugement sûr de Benoît. Il lut à mi-voix un premier poème dont le sens m'échappa mais le titre me parut particulièrement étrange car il était question d'un nuage en pantalon. Je trouvais l'expression insolite, belle dans son étrangeté. Le poème était, disait Benoît, d'un écrivain russe, Maïakovski, grand comme un colosse. Le deuxième ne me fut pas davantage compréhensible puisqu'on y évoquait « Un silence en sel blanc comme un bol », « L'extase, le deuil, la luxure/ Au ras des glas des râles. » Magloire Saint -Aude, poète haïtien, l'avait écrit au tout début des années quarante. Et ils devisaient ainsi, les yeux en feu, ivres, exaltés. À chaque nouveau verre ils s'éloignaient tranquillement de la terre. Mais déjà plus rien ne me surprenait chez oncle Héraclès et ses amis. J'avais appris à me réchauffer au feu de leurs conversations, à boire de ce lait au goût d'évasion et d'aube. Goût de tout ce qui m'était défendu, goût de la rue, de la clairière de Mme Prévilor, goût des livres. « Reste tranquille, me disait souvent Man Bo, ce que tu ne sais pas est plus grand que toi, alors reste à ta place. »

À l'entrée du salon, mon père bavardait avec la dame à l'ombrelle. Il portait ce même masque que je lui connaissais quand il s'acheminait vers une fin qui lui était propre. Ce regard qu'il posa sur elle cet après-midi-là me surprit pourtant. Il m'était inconnu. Il me blessa sur-le-champ aussi. Je les fixai tous les deux. Mon père s'éloignait à nouveau. Et ce regard de mon père, je le compris plus tard, était celui de la faiblesse d'un homme devant la beauté d'une femme. Tout son être semblait lui dire: « Je voudrais me perdre avec vous. » Une autre

femme me ravissait celui qui m'avait murmuré un matin d'août que j'étais sa reine, celui que je ne regardais qu'en levant les yeux comme pour les étoiles. J'en voulus à la dame à l'ombrelle et eus envie de lui lacérer le visage et de lui briser une jambe. Je jetai un coup d'œil du côté de ma mère. Je regrettai, par vanité, l'espace de quelques secondes, qu'elle ne fût pas aussi insolente et belle que la dame et m'en pris aussitôt à Dieu qui n'avait pas su bien faire les choses de la vie. Assise à un angle du salon, ma mère écartait d'un geste nonchalant les excuses de ceux qui avaient brisé un verre, taché une nappe ou abîmé une plante. Elle se fit servir un verre de punch pour chasser la fatigue. Elle ne savait pas où placer son amertume: dans cette rivale ou en elle et elle sourit comme derrière un voile en voyant mon père danser avec la dame à l'ombrelle.

25

La salle à manger à l'avant de la maison est réservée aux repas de fête, les repas quotidiens se prenant à l'arrière sous la galerie. À peine quelques marches nous séparent du territoire de Man Bo.

Autour de la table, au début du repas, nous sommes trois ce midi-là. J'occupe la même place depuis toujours : à gauche de mon père qui règne au bout de la table et face à ma mère. À cette place, j'ai reçu mes premières fessées et j'ai entendu les remontrances habituelles : « On ne parle pas la bouche pleine... On ne dit pas... ». Souvent j'y ai eu des fourmis dans les jambes. J'y revois ma mère comme je l'ai toujours connue, préservant en silence la vie entre ces murs. Mais ma mère porte depuis quelque temps des robes pas ajustées, l'éclat commence déjà à quitter ses yeux. On dirait que son corps ne l'intéresse plus. À cette période elle sait qu'elle devra désormais vivre sans surprise et sans bruit. Un quatrième couvert

est mis à ma gauche. Mais la chaise est encore vide. Comme d'habitude, oncle Héraclès arrivera quand nous aurons déjà commencé. Et moi je l'attends.

Il surgit en effet quelques minutes plus tard par la cour arrière. Sans même que l'on s'en aperçoive. Il est debout au milieu de nous. Je regarde sa longue silhouette sombre, dégingandée et résolue. Je regarde oncle Héraclès qui dans un moment va recevoir mon secret. Mon secret est encore intact.

« Alors les nouvelles ce matin.

- Encore une concession, répondit oncle Héraclès visiblement en colère.

-Et toujours au même bien sûr.

- Bien évidemment, aux amis du président. Un grand coup de balai, voilà ce qu'il faut. »

Puis la conversation entre oncle Héraclès et mon père prend son tour habituel, celui d'hommes engagés sur des voies parallèles. Mais leurs mots sont une façon bien à eux de se toucher, de se serrer la main, même à distance. Oncle Albert est étranger à cette irradiation mais il ne le sait pas. Aussi son arrivée a l'effet d'un couperet, d'un acide dangereux qui empoisonne l'air.

Son récent voyage à Cuba l'a métamorphosé en parfait séducteur tropical. Il ne sort plus sans son cigare, son panama blanc sur le chef, son costume trois pièces en pur fil blanc et ne lasse pas d'évoquer la chute de reins unique des Cubaines dans le danzon et le rhum de là-bas qui n'a pas son pareil. Et comme d'habitude, il rehausse tous ces ingrédients d'une note piquante de dérision et de cynisme. Mais oncle Albert n'a évidemment rien d'un aventurier curieux. Tous ces nouveaux accessoires, ce

goût soudain pour Cuba, les Cubaines, le rhum et les cigares ne font qu'accentuer en lui ce charme trouble que nombre de femmes trouvent chez certains hommes qui ont mal tourné.

Après les salutations d'usage, il va au vif de ses sujets favoris, les couloirs des ministères et les salles d'attente des industriels et des commerçants en vue. Oncle Héraclès le rabroue sans ménagement. Lui se cale dans la dodine, aspire son cigare et lui rétorque sans même le regarder, attentif aux volutes de fumée au-dessus de lui:

« Héraclès a donc des états d'âme. Voyez-vous ça. Et qu'est-ce que tu reproches au pays aujourd'hui ? Cite-moi une seule période de l'histoire de ce pays qui ait été heureuse? »

Il marque une pause, fixe oncle Héraclès les yeux grands ouverts et ajoute:

« Aucune ! Et au cas où tu ne le saurais pas, il n'y en aura pas.

- Mais tu as toujours été un vieux cynique.

- Vous n'avez rien compris, mon petit Héraclès. La liberté est une illusion. Illusion toute moderne d'ailleurs. Une nouvelle idée de quelques Blancs qui s'ennuient en Occident. Les histoires des nègres resteront toujours des histoires de nègres. »

Il se lève, n'attend pas la réponse d'oncle Héraclès et commande un verre de rhum à Man Bo qui se contente comme toujours de grommeler à la cuisine. Ce jour-là, oncle Héraclès termine son repas en silence puis se dirige vers le salon et s'assied un journal à la main. Je le suis. Mon secret est toujours intact. Je m'installe tout près de lui. Les bruits de la conversation de la galerie se sont

estompés. Nous sommes déjà très loin des autres. Les mots me brûlent la langue. Je vais les souffler au creux de l'oreille d'oncle Héraclès. Lui seul saura. Je lui enlève doucement le journal des mains. Il ne proteste pas.

« Je vais danser.

- Très bien, je sais que tu adores bouger.

- Non, tu n'as pas compris, je vais danser tout le temps.

- Comment, tout le temps ?

- Oui tout le temps comme cette dame dans la revue que nous a envoyé tante Hélène.

- Eh bien ! Pour une nouvelle c'en est une. »

Il n'arrête pas de me regarder en souriant comme s'il n'était qu'à demi surpris.

« Je te préviens, si tu veux les choquer, n'y va pas de main morte, ne te contente pas de quelque chose de tiède. Pas de demi-mesure!

- Pourquoi, oncle Héraclès?

- Parce que la vie n'aime pas qu'on la traite comme une enfant docile. »

Puis après quelques secondes de réflexion:

« Ils finiront par s'y faire. »

***

Deux jours plus tard, j'accompagne Thérèse, Frantz, oncle Héraclès et Edgard au centre d'Art à la grande exposition de Wilfredo Lam. Le peintre est là. Je regarde fascinée cet homme petit au teint cuivré, au faciès d'asiate, assis au fond de la salle.

Il a des gestes très lents et promène ses yeux sans s'attarder sur ce qui l'entoure : hommes, femmes ou objets. Quand il croise un regard, il donne l'impression

de l'avoir fait par inadvertance : il ne le soutient pas et pose très vite ses yeux ailleurs. Quarante ans plus tard, j'ai gardé au fond des pupilles l'image d'un homme qui n'est jamais tout à fait dans le moment présent, en chemin vers des images radieuses et des musiques oubliées. À la vue de ses toiles je suis complètement renversée par la débauche et la retenue, une peinture de mutismes et de ramages. Frugalité et prodigalité se mêlant comme si Lam avait du mal à choisir un mode de présence. Cette peinture se donne à la fois pour elle-même et pour l'ombre portée d'elle-même. Paradis perdu non pas dans un avant mais jeté plus loin que nous dans le temps. J'ai envie de courir à fond de train dans les deux directions à la fois pour en saisir le sens. Premières plantes, premiers orages, premiers cours d'eau, la jungle drue et pourtant la ville, la vitesse et le vertige. Alors, face à l'impossibilité d'une telle course, je me contente de m'arrêter pour recevoir l'avalanche de lumières, de couleurs et de formes jusqu'à l'éblouissement et je me dis que je voudrais danser comme cette peinture.

26

Puis ce fut le début d'un juillet chaud. Chaud comme le premier regard des jeunes garçons posé sur nous. Thérèse et moi étions devenues capricieuses, coquettes et futées. Les adultes veillaient au grain. Nos pères en découragent d'une simple mimique tous les jeunes coqs intrépides, nos mères en mettant une vigilance discrète mais tenace autour du sang que chaque nouvelle lune devait immanquablement faire couler. Le soleil de ce début de juillet 1945 s'amusait à nous dorer la peau, à faire étinceler nos regards. Nous entrions dans chaque journée comme dans un vêtement neuf et remplissions des cahiers entiers de chansons de Tino Rossi. Et souvent lestées de tout, légères, nous emportions un livre au hasard, prêté par Benoît, Edgard, oncle Héraclès ou Frantz. Et du fond de ces pages montait un bonheur inconnu jusque-là. D'autant plus fort que certains livres nous étaient interdits. J'étais chevauchée par les mots

comme on l'est par les dieux, mes yeux touchés par la grâce et ne reprenais mes esprits qu'à la dernière page. Bientôt je n'établis aucune différence entre les personnages qui peuplaient ces pages et les êtres vivants qui m'entouraient. Je demeurais de longs moments, figée, tout près de mon désir. Dans un monde noyé de silence, lumineux là où ne se livrent que les signes sacrés, ceux de la folie, de l'amour qui fait délirer les mères, du feu qui consomme les amants, ceux des abords de l'éternité.

Le corps incertain et l'âme floue, nous attendions, oreilles aux aguets et cœurs ouverts, ces mots goyave et canne qui font danser des papillons dans les yeux et battre le sang sous la peau. Ces premiers assauts de la chair, cette braise sous la peau nous privaient de repos. Notre sujet favori de conversation c'était, bien sûr, les garçons et nous-mêmes. Pour les premiers, en dehors des cousins, les seuls que nous avions approchés jusque-là constituaient le noyau qui gravitait autour d'oncle Héraclès. Ils devinrent notre seule référence, notre ultime horizon et notre unique présent. Nous préférions ces jeunes coqs, qui ouvraient bruyamment leurs ailes et filaient avec grâce leurs éperons, aux adolescents de notre âge, bouillonnants d'hormones et maladroits. Mais tous, jeunes et moins jeunes, espéraient avec ces feux inconnus dans nos yeux et nos rondeurs soudaines, de nouveaux jeux. Nous craignions d'être tripotées et nous avions raison de le craindre.

Thérèse et moi avions délimité notre corps comme un territoire de guerre, entre les zones où les contacts seraient admis, ceux où ils seraient tolérés et enfin ceux où l'interdiction serait totale. Le baiser du bout des lèvres

fut notre première ligne de démarcation. Nous le jugions acceptable parce qu'il nous fit connaître nos premiers transports et inoffensif puisqu'il nous maintenait en-deçà de toute menace sérieuse. Dans ces années-là, les jeunes filles, nos cousines et compagnes de classe, filaient doux comme les petites sœurs des pauvres. Nous ne voulions pas, Thérèse et moi, terminer notre vie en gibier craintif ou en victimes consentantes. Nous enviions le monde des garçons qui nous parut celui des aventures et des libertés permises, entre les parties de chasse à la pintade, les bains à la rivière, les promenades à bicyclette et les tirs à la fustibale. Ils rentraient tard le soir, parlaient créole et fort et juraient au passage. Nous avions hâte de mettre leur cœur à découvert, à l'affût de leurs inavouables secrets.

27

Ces journées comprises entre l'été 1944 et le début de l'année 1946 eurent une saveur de poussière et de lumière qui ressemblait au bonheur. Les rues endormies, le silence des pierres signalaient l'imminence d'un réveil. Nicolas Guillen et Alejo Carpentier avaient ouvert la longue liste des visiteurs qui crurent trouver ici une autre pulsation du monde. Sur les rythmes d'un tambour enfoui tout au fond de son cœur, Guillen, qu'accompagnait Jacques Roumain, avait fait chanter, un soir, la langue de Cervantès sous les regards avides et médusés d'oncle Héraclès, de Benoît, d'Edgard et de Frantz dans une salle de terminale du lycée Pétion. Au ciné Paramount, Alejo Carpentier évoqua le réel merveilleux, faute de mieux, pour dire la manière dont se nouait ici le dialogue avec l'imaginaire. Je vis oncle Héraclès et ses amis pris dans le vertige d'une saison d'absolu. Ivres de mots et de rêves, ils accueillirent dans un débordement

de fièvre et de clameurs Aimé Césaire, le docteur Dubois, Jean-Paul Sartre et Wifredo Lam. Au Savoy, non loin du Champ-de-Mars, on agrémentait déjà le rhum Barbancourt des premiers sodas américains. Le Centre d'Art ouvrait ses portes aux premiers peintres naïfs, inaugurant une fulgurante aventure esthétique. De même, je les vis accablés de tristesse à la mort de Jacques Roumain. *Gouverneur de la rosée*, son roman, avait soulevé les cœurs. On parla de génie. Les rencontres entre les amis d'oncle Héraclès se firent plus fréquentes, les discussions plus vives. Elles duraient plus longtemps et s'achevaient quelquefois à l'aube. Elles se propageaient comme une épidémie et se tenaient n'importe où, sur les bancs de la place du Champ-de-Mars, au lycée, à l'université. La parution *d'Étincelles* de René Depestre mit le feu aux mots. Je peux encore entendre mon oncle lancer ces vers comme une torche :

La morale : connais pas
La justice : connais pas
Les nuages : connais pas
.....
Le sang a trahi chaque battement de mon cœur

Jacques Stephen Alexis venait d'écrire sa Lettre aux hommes vieux pour leur dire : « Vous êtes certes des excellences, des expériences, des compétences, nous le savons puisque vous êtes nés centenaires et nous ne sommes pas fâchés d'entendre dire que nous sommes des impertinences, des imprudences, des suffisances » et signer « Je ne suis qu'un homme jeune qui souffre de la vieillesse du monde que vous entretenez … » Et tous avaient au moins une fois suivi sa longue silhouette dans

le dédale des rues pauvres du quartier du Bel-Air. Dans ces ruelles, serpentant entre les façades lambrissées et loqueteuses, ils humèrent cette odeur génésique des vrais pauvres, ceux qui le sont depuis le commencement des temps. À la campagne comme à la ville, les regards soudain plus brûlants les guettaient et s'accrochaient à leurs dos. Ils traversaient comme des étoiles filantes ce silence de menace suspendu au-dessus d'une clameur encore inaudible. Clameur venue du fond des temps dans cette ville désormais sans sommeil et sans repos. Ils voulaient avec avidité ce qui allait être et moi, je recevais d'eux les échos du monde.

Dans cette époque de grandes espérances, la maison se transforma en une sorte d'antre où des jeunes gens cherchaient avidement leur voie. Ils rivalisaient dans leur désir d'emmagasiner des connaissances sur tous les sujets. Ils avaient la mémoire gloutonne et l'œil vif. Mais quand l'un d'entre eux portait aux nues les noirs de *L'Amicale*, mon père lui opposait les mulâtres de la *Nation* et vice versa. Il en était de même pour les classes et les sexes. Toujours peu loquace, il lui suffisait d'émettre un doute, de lancer une boutade pour ramener sur terre des conversations égarées dans les espaces sidéraux. Mon père s'arrangeait bien pour perdre les autres dans le labyrinthe, l'énigme qu'était sa vie. Les mots qu'ils entendaient, les attitudes qu'ils observaient étaient comme une seconde peau qui recouvrait la première, mais depuis si longtemps qu'il n'était plus possible de les distinguer.

« J'ai appris à n'être ni bleu, ni rouge, ni vert. J'ai renoncé à tous les ismes du Monde », se plaisait-il à dire.

Cette descente brutale était toujours l'occasion pour les jeunes amis d'oncle Héraclès d'empoignades verbales

dont je finis par connaître les règles. Souvent ils poursuivaient les discussions jusque fort tard dans la nuit. Dans sa jeunesse, mon père avait été, comme son jeune frère Héraclès, au centre d'un tourbillon de courants invisibles. Mais ces courants étaient purement intellectuels. Dans ces années cruciales qui avaient précédé la première occupation américaine, le pays digérait mal sa sortie du dix-neuvième siècle. La jeunesse d'alors n'étudiait pas Marx mais lisait les historiens haïtiens comme Louis Joseph Janvier ou les philosophes comme Kant ou Auguste Comte. Ceux qui avaient survécu étaient rentrés dans le rang comme les autres. Mon père, médecin sans histoire, se voyait dans les années quarante comme un libre penseur qu'il n'était déjà plus, qu'il n'avait peut-être jamais été. Ce qui se cristallisait autour d'oncle Héraclès était de même nature que ce qui avait nourri sa propre jeunesse mais les éléments y étaient différents. Eux voulaient changer le monde comme à son époque mais très vite et de fond en comble.

Pourtant, mon père comme oncle Héraclès et ses amis ne surent pas prévoir la terreur qui suivrait une décennie plus tard. L'arrogance d'une poignée de mulâtres, griffes et quarterons se disputaient les frustrations de quelques centaines de Noirs. Sur fond de désastre pour des milliers d'hommes et de femmes comme Man Bo, comme Élien, comme Mme Prévilor, comme Lusignan ou comme Man Dia. De cette rivalité à la terreur il n'y avait qu'un pas. Il fut très vite franchi.

28

En septembre, à la veille de la rentrée des classes, le léger trouble d'une méringue dansée avec Edgard me fit penser naïvement que j'étais amoureuse. Je crus à une prémonition, d'autant plus forte que j'entrais dans l'âge ou c'était une obligation. Je n'en laissai rien paraître, craignant qu'une nouvelle incompréhension de mon père ou de ma mère ne me laissât plus isolée que jamais entre ces murs. Man Bo m'avait déjà fait part de sa grande déception de me voir amoureuse de ce peintre sans le sou, maigre, sans un nom à relief et pour comble, tout noir. À ses yeux l'amour aveugle et désintéressé était dangereux. Rien ni personne ne pouvait lui enlever de la tête qu'Edgard avait dû me faire absorber quelque décoction magique pour faire voler en éclats les barrières que des années d'éducation avaient dressées. Sans ménagement aucun, elle me mit en garde contre les affres auxquelles me soumettrait la vie avec Edgard : « Pendant que lui va peindre, toi tu vas danser si je comprends bien. Vous allez faire cela toute la sainte journée. Et qui

donnera à manger à vos enfants, dis-moi un peu ? Ce sont les histoires que te raconte oncle Héraclès qui t'ont gâté la tête. » En l'écoutant, je crus entendre l'autre face du monde adulte, celle de la gifle et de l'école. Alors je cachai ce premier amour comme un péché et le portai seule, à bout de bras. Je savais qu'au fond d'eux, tous ils auraient préféré Frantz Musdorf. Frantz jouissait aux yeux de Man Bo d'un triple prestige. Il était l'ami d'oncle Héraclès, beau comme ils concevaient la beauté : cheveux droits, nez aquilin et peau très claire. De plus, il était riche. À l'époque, toutes les choses pas très belles avaient déjà été perpétrées par ses ancêtres depuis longtemps. Il ignorait l'effroyable travail des fondations, de l'accumulation et jouissait de la surface, du vernis comme d'une seconde nature. Frantz était le seul héritier parmi nous. Et depuis que son père, petit-fils d'Allemands, avait été arrêté pendant quelques jours à la fin de l'année 1941, il était devenu aux yeux de Man Bo un authentique martyr. Quant à moi, je ne devais jamais oublier ce regard que posa sur Thérèse et moi son grand-père en nous découvrant assises sur les grands fauteuils du salon familial. Notre engouement pour les livres nous y avait spontanément conduites. Mais pour Grand-père Musdorf nous étions comme deux négresses échappées des cases et arrivées là par effraction. Grand-père Musdorf appartenait encore à une époque où ne trouvaient grâce aux yeux du maître que les négresses qui, entre deux pas de danse et les travaux des champs, ouvraient silencieusement leurs cuisses et acceptaient. Quelques décennies plus tôt, il nous aurait chassées de ce salon à coups de fouet et de cravache.

Durant cinq années, Edgard fut un mentor qui me fascina. Je le croyais aussi mystérieux qu'une parole rapportée par le vent. Il menait cette existence inquiète qu'une fugace lueur irradiait quelquefois. Ses angoisses avaient cette élégance bleu nuit d'un ciel de décembre sous les tropiques. Il fut toujours très discret sur ses origines. De sa mère il parlait peu. Elle appartenait à ces choses de sa vie sur lesquelles il passait à la hâte comme sur des charbons incandescents. Un jour il me mentionna sans insister que son père, violent et fruste, homme de passage, avait abandonné sa mère alors qu'il n'était qu'une petite larve humide accrochée à son ventre rouge. Il venait d'entrer dans sa douzième année quand ils quittèrent tous les deux la ville de Jean Rabel. Edgard y avait été jusque-là un garçon de père inconnu comme des milliers d'autres. Mais dans notre univers de petit-bourgeois, il devint un bâtard. Et des bâtards il cultiva depuis, la force cachée, magnifique et terrible.

Très vite, il prit ses distances avec les peintres naïfs du Centre d'Art, leur préférant sa propre quête entre les outrances dadaïstes et cubistes et ses démons intérieurs. Chez Edgard la peinture comblait le manque du père, tous les manques, toutes les absences jusqu'à l'absence de Dieu. Je posai une seule fois pour lui. Mains sages sur les genoux, visage légèrement penché. Il m'avait volontairement vieilli les traits sans les durcir et la bouche était démesurée: « Tu seras cette femme-là à trente ans.

- Pourquoi m'as-tu fait cette bouche si grande ?

- Pour qu'elle ait prise sur le malheur comme sur le plaisir. »

Ce portrait ne m'a plus jamais quittée. Je l'emporterai comme un talisman sous tous les cieux du monde. Edgard est un grand palmier royal qui veillera sur ma vie jusqu'à la fin.

29

Décembre 1945. Une fièvre bienheureuse minait la ville. Sorte de tiédeur inconnue qui nous faisait soudain prendre conscience que nous étions aussi viscères, humeurs et muscles. André Breton évoqua « L'évolution du concept de liberté ». Oncle Héraclès, ses amis et ses camarades étaient déjà depuis longtemps attentifs à tous les événements comme à autant de signes qui indiquaient un palier dans la courbe ascendante de la température. Quelque chose était en train. Un abcès sans doute formé à nouveau sur quelque ancienne blessure suppurait à l'intérieur. Nous attendions tous qu'il crevât pour baisser la fièvre. Jamais je ne revis autant de regards lourds, autant de sourires désarmants, de larmes. Jamais des journées si pleines. Pleines à en être insupportables. Oncle Héraclès avait tant de fois rêvé de cette ville dévêtue de ses vieux oripeaux, nue dans ses blessures et dans sa gloire, qu'il ne se rendit pas compte que très vite il marcherait seul dans ce bonheur.

Il y eut deux journées d'agitation, une tentative avortée d'assassinat du président Lescot à laquelle fut, semble-t-il, mêlé l'écrivain jacques Stephen Alexis, et surtout l'éclatement de tous les groupes politiques. On chanta même *l'Internationale* au parc Leconte.

Contrairement au départ des Américains, la promenade dans les rues me fut interdite. Il ne me fut pas permis d'entrer dans le rayonnement des corps. Je ne vis pas la ville chavirer et lâcher ses enfants dans les rues. Ses enfants qui tenaient des banderoles et des drapeaux à bout de bras et criaient : « Vive la grève, vive la grève ». J'étais devenue une jeune fille et la foule fauve du 21 août 1934 plus incontrôlable. À chacun de ses spasmes les ruelles les corridors et les lakous déversaient leur trop-plein. Peut-être les dompteurs eux-mêmes avaient-ils pris peur. Une trépidation sans fin montait des bas-fonds. Cinq jours durant, mon oncle revint avec des récits d'abord fous puis inquiétants. Il me raconta le grondement sourd et violent qui montait de la ville et se déroulait sans fin dans les rues, emportant tout sur son passage. Ce mugissement, disait-il n'avait rien d'humain. Il sortait des entrailles d'un monstre à mille têtes, mille jambes et autant de bras.

Dès le retour d'oncle Héraclès à la maison le premier soir, c'était en janvier 1946, j'avais reconnu l'odeur. Ces odeurs que je croyais de nulle part ailleurs et qui n'étaient que les effluves originels du monde. Une odeur animal qui avait d'abord commencé par me couper le souffle lors de la promenade avec mon père avant que je ne m'y habitue, odeurs de la colère qui monte si vite au nez des marchés populeux, de la mer, des varechs, de la terre

ensemencée par la pluie, de la pourriture, celle des femmes faciles, de clairin, les odeurs de bordels, de villes étrangères, de ports lointains, de faim jusqu'à la folie, de sang frais, d'exubérance et de fatigue. Les mots sortaient de la bouche d'oncle Héraclès à grands flux. Chacun de ses récits m'aida à tremper le bout des lèvres dans cette coupe qui fit l'ivresse et le vertige de cette courte saison. La fin vint vite, très vite.

Le discret sourire d'homme désabusé revenu de tout avait fait place chez mon père quelques jours plus tard à un rictus que je ne lui connaissais pas. Je le trouvai préoccupé, soucieux. Soucieux surtout d'oncle Héraclès. Lui était depuis longtemps cet homme qui avait refusé une fois pour toutes les attentes du monde, persuadé qu'il était d'avoir déjà tout vu. Après ces événements, oncle Héraclès était entré dans une sorte de crépuscule intérieur. Son espoir avait été naïf, trop grand comme tous ceux qui reposent sur une distinction trop tranchée entre le bien et le mal, entre le passé et l'avenir. Quand il parla à mon père un soir pluvieux de mars 1946, j'entendis s'échapper de lui non pas des mots mais un flot véhément comme du sang giclant d'une blessure:

« Ce n'est pas ce que j'avais voulu.

- Les choses qui arrivent devaient arriver ; toi, tu as fait ce que tu voulais faire, ce que tu devais faire, un point c'est tout.

- Et à ton avis qu'est-ce que je voulais?

- Te pétrir dans un matériau brut et fort, te heurter à quelque chose de dur. Eh bien c'est fait. »

Je n'ai sans doute jamais mieux aimé oncle Héraclès qu'en ces jours où je le vis incertain de lui-même, en

proie soudain au doute, rongeant son frein. Mon père, quant à lui, regarda placidement la main ouverte du destin soupeser nos vies.

30

« Edgard que deviens-tu quand tu n'es pas avec nous?
- Je me promène et je regarde. »

Je suis curieuse. Curieuse jusqu'à la folie. Oui, folle de savoir, de comprendre. Alors, pour toute réponse il m'accompagne un vendredi, en fin de matinée, le long de ces rues grouillantes, ployant sous les effluves génésiques du monde, attentif et silencieux, comme on accompagne une enfant butée. Il avance dans de grandes enjambées et je le suis comme dans un rite magique. Découvrant ce qu'il ne connaît que trop bien et qui me jaillit au visage pour la toute première fois : Les rigoles nauséabondes aux odeurs de vase de nuit, de vomissures, de latrines débordant sous l'effet des eaux de pluie, les odeurs rances des aisselles, celles des cuisses usées jusqu'à la corde. De ces étroites rues et de ces corridors sinueux montait le remugle de flaques boueuses et des végétaux en décomposition. Cette odeur couvrait tout comme une chape. Un animal aurait peut-être reculé. En longeant la longue file de masures aux

murs lambrissés, aux fenêtres comme de grands yeux béants, je fixe les visages édentés, les matelas troués exhibant leurs tripes au soleil, repaires de cafards et de punaises, posés contre les murs, avec leurs taches de pissat, de menstrues et de fornication. Et les portes de ces masures ! Fissurées, voracement rongées par la pluie et les ans. Sur-le-champ je ne comprends pas que la vie puisse s'acharner comme ça pour rien. Par habitude, par malice et défi. Pour ces caresses vites faites, volées sur des grabats à même le sol des corridors ou jambes levées debout contre un mur, gémissements avalés, hoquètements sourds, soupirs rentrés. Parce que le pain est dur et le désir des hommes avide.

Edgard me prend par le bras et je marche tout à côté de lui. Puis brusquement je m'arrête parce qu'il y a ces voix qui soulèvent une monumentale cohue et ces rires qui ont la force d'un fleuve. Parce que dans cette ville les hommes et les femmes parlent aux dieux à haute voix de chair. Cette voix est aussi celle de sa mère, secrète et mystérieuse que je ne connaîtrai jamais. Quand je pose à Edgard ma première question sur ces rues, il me répond que sur cette chose-là il n'y a rien à dire : « C'est ici et nulle part ailleurs que la ville digère ces milliers d'âmes qu'elle dévore chaque jour. Tu es dans son ventre. Et ici la force est aussi grande que la faim. » Il y a dans ses mots une colère endormie, celle qui fait qu'il voudra demander des comptes au monde et qu'il aimera la révolution. La révolution était pour lui la seule façon d'assumer enfin sa mère.

Je ne sais pas à ce moment de l'histoire lequel de nous deux est au plus près de fléchir. La conversation bientôt

n'a ni commencement ni fin. Quand Edgard se tait, il assouvit déjà en silence toutes mes faims naissantes. Toutes, les petites comme les grandes. Mais je ne le lui dis pas. Pas encore. Lui me regarde à la dérobée, se délectant de cette créature mi-femme, mi-enfant, se délectant de cette confusion qui l'enchante. Tous nos abords sont désormais mal gardés. Alors la promenade se prolonge dans une douceur exaspérée, insupportable presque. « Alice. » Et pour la première fois Edgard chuchote mon prénom très bas, si bas que ces trois syllabes s'évanouissent et se confondent avec le souffle et la lumière de la ville au repos. Il est trois heures. Nous sommes un vendredi du mois d'août. La chaleur est écrasante. Sous les tropiques, c'est une heure presque cruelle. Les vieillards sirotent un ultime café sur leurs dodines au seuil des maisons aux persiennes à demi closes. Leurs souvenirs dansent dans les ombres transparentes au-dessus de l'asphalte. Les enfants ne le savent pas et les piétinent en riant.

Puis est arrivée cette heure du jour où sans crier gare, se réveillent les grands sentiments. Ils vous ouvrent l'âme comme le vent une porte. Alors je continue de suivre Edgard à pas lents, goûtant tout à l'intérieur de moi une félicité chaude et lumineuse. Cet après-midi-là je n'irai pas chez Mme Daveau et je mentirai. Je mentirai bientôt à ma mère, à mon père, à Man Bo et à Mme Daveau. Les mots du mensonge seront sur mes lèvres avant tous les autres. Je mentirai pour exister. Ces choses-là je ne pouvais les partager avec personne. Man Bo aura l'œil sur moi. Le matin quand je me réveille, le soir quand je

m'endors. Tout le temps. Elle veillera de plus belle au sang que les lunes doivent invariablement faire couler.

30

Et comme d'habitude je regarde tout : les murs, le plancher, les rideaux, le lit, les mains d'Edgard, son torse et ses yeux. Je suis à ce point curieuse que je suis un moment distraite de lui. Cette curiosité qui fait que toujours les hommes s'y tromperont. C'est une curiosité profonde, ancienne, primitive presque, bien au-delà d'eux.

Edgard ne me quitte pas des yeux. Je soutiens son regard. Il est difficile de parler. Nous ne trouvons pas les mots .Quelque chose a déjà pris toute la place. Quelque chose comme une stupeur qui nous enchante. La retenue, le désir, l'enchantement, tout se mélange. C'est un moment difficile. Alors nous évitons nos mains. Edgard fait quelques pas jusqu'à la fenêtre dans cette chambre étrange d'un faubourg de la ville. Je m'assieds au bord du lit, lui sur le sol à côté de moi. Il allume une cigarette jusqu'au bout.

Je me souviens seulement que les mains d'Edgard ne sont jamais brusques, leur tiédeur est ineffable quand il les pose sur mon visage, mes cheveux, mes paupières. J'ouvre à nouveau les yeux pour voir. La main quitte le visage et descend le long du cou, caresse la poitrine et descend encore plus bas. « Ferme les yeux », m'a-t-il chuchoté. Je ne savais encore rien de la chaleur inouïe, de la tendresse et de la brutalité feinte des nuits. J'ai encore la certitude aujourd'hui qu'Edgard a eu très peur. Il a eu très peur de ne pas pouvoir aller jusqu'au bout et même de ne pas pouvoir commencer du tout. Et c'est dans la peur que je le laisse faire. Et quand il me maintient des deux mains à cause de la douleur et du sang, nous le faisons dans la peur et dans le plaisir. Les couleurs et les bruits de l'après-midi nous arrivent, filtrés par les persiennes. Je deviens sa femme dans le crépuscule et l'inconnu. Sur ce lit étroit nous inventons la danse des anges.

Bientôt les orages et les pluies d'août nous emprisonnent dans cette chambre. Cette chambre est une oasis dans la touffeur de la ville. Sans le savoir je venais d'entrer dans ce plaisir toujours désespéré, dans cette douceur toujours effrayante des sens. Cinquante ans plus tard, je revois derrière mes yeux fermés, les vêtements défaits, posés en tas sur le sol, deux corps secoués, comme balayés par ce même vent qui faisait s'envoler les feuilles arrachées des arbres.

*****

La pluie crépitait sur les toits de tôle. Edgard posa la tête contre mon épaule et me dit: « Dès que je t'ai vue

danser pour la première fois je t'ai désirée. » Une pluie oblique s'écrasait sur la ville. Je ne sus pas quoi répondre. C'était trop inconnu, trop nouveau, trop fort. Et pourtant j'avais déjà accepté l'arrivée de cet homme comme on perce une trouée dans un paysage inconnu, comme un saut dans le vide. Edgard ne savait pas exactement à cet instant de l'histoire ce que j'étais pour lui : sa sœur, sa femme ou son enfant. Alors il me regardait et m'examinait pour comprendre ce qui lui arrivait. Moi je pensais aux phrases pleines de ruse prudente de Man Bo : « Ta démarche va changer. », « On n'enfourche pas une monture sans la moindre idée d'une destination. » Je laissai déferler un grand rire comme un ouragan sous le regard amusé et surpris d'Edgard. Je crois m'être assoupie très vite, quelques minutes, sans mot dire, regardant Edgard me sucer l'âme des yeux, cernée par les trombes d'eau dans un grand pays liquide.

Nous sommes rentrés silencieusement à Port-au-Prince à la tombée de la nuit. Ma première scène d'amour s'achevait sur un départ, non sur une promesse. Cette première scène détermina tous les autres. Et plus tard je me suis quelquefois attachée pour rien. Prenant goût à la demande sans réponse certaine, à la passion souveraine. Prise sur soi seul. Jamais je n'ai tendu les mains. Je les ai toujours croisées sur ma poitrine pour empêcher le cri de s'échapper. Nouvelle leçon d'orgueil. Leçon de solitude aussi.

31

Parfois je rendais visite à Mme Prévilor avec Lise Martin Boural. Mes premières peurs s'étaient évanouies avec le temps. Je me souviens d'une des dernières d'entre elles. Thérèse avait réussi à tromper la vigilance de son père et nous accompagnait. Mme Prévilor avait envoyé Ti Ton, le plus jeune de ses deux fils, en éclaireur au bord de la route principale. À notre arrivée, il s'était hissé à l'arrière du véhicule jusqu'au *lakou* de Mme Prévilor. Sa case se trouvait tout au fond à droite, un peu à l'écart des autres. Un immense calebassier en ombrageait l'entrée. C'était son arbre de prédilection. À l'ombre d'un ficus somnolait un vieillard qui tétait une pipe entre ses dents, perdu dans ses rêves. Quelques jeunes femmes, un panier de linge sur la tête, revenaient de la rivière où elles avaient lavé toute la matinée, balançant leurs hanches larges, fortes et fières de leur torse mince. Le vieillard ouvrait de temps en temps un œil pour reluquer les plus

jeunes, leur lançant un petit caillou ou quelques mots bien crus sur leurs fesses dodues, leurs reins cambrés ou leurs seins haut placés.

Mme Prévilor était une reine. Et je dois à Lise Martin Boural de m'avoir permis de franchir les portes de son royaume. Tous les malheurs, tous les coups fourrés du destin, tous les cyclones qui s'étaient abattus sur tous ses droits au droit semblaient lui avoir glissé dessus. Elle a dû se faire les mains avec ses dieux qui contrairement aux saints catholiques se manifestent, mangent, se fâchent, souffrent, font l'amour et acceptent qu'on les réprimande vertement. Mme Prévilor nous reçut dans la plus grande des deux uniques pièces de la case. Par deux fois elle lança par la fenêtre un regard furtif que nous ne nous expliquions pas. Ti Ton venait de regagner sa place à l'entrée, filant entre ses doigts les branches de latanier : « Il vous fera un beau panier. Il est vraiment très fort Ti Ton. » Dieuseul, l'aîné des fils, nous avait rejointes à l'intérieur de la case, nous dévisageant et avalant comme pain bénit chacune de nos paroles.

« Où est Artémise ?

- Vous ne pourrez pas la voir aujourd'hui. »

Lise Martin Boural n'avait pas posé davantage de questions. Dans le *guévo* juste à côté du sanctuaire des initiés, nous ne fûmes pas admises. Trois *hounsis* dont Artémise, la fille de Mme Prévilor, y étaient enfermées pour une initiation qui devait durer vingt et un jours. Elles en étaient au seizième. Quand Lise Martin Boural demanda à les voir le jour de leur sortie, Mme Prévilor s'y opposa : « Ah non, pas la peine. Elles sont dans un tel état, les yeux si pleins de ce qu'elles ont vu qu'elles ne

demandent qu'une chose, c'est qu'on les laisse tranquilles. Il vaut mieux que vous reveniez dans quelques jours pour le service à *Ogoun*. »

En quittant Mme Prévilor, nous nous retournâmes, Lise Boural et moi, du côté de la fenêtre où elle avait par deux fois tourné son regard. Un jeune enfant de dix ans se tenait à genoux, une pierre posée sur la paume de chaque main. De grosses gouttes perlaient à son front. À force d'avoir pleuré, une traînée de salive s'écoulait de sa bouche à demi ouverte, de la morve de son nez, et les mouches venaient s'y abreuver au passage. Mme Prévilor lui lança un regard comme une flèche empoisonnée en nous expliquant que les châtiments étaient nécessaires. C'était une manière très particulière d'infliger de la douleur, de la perpétuer, car la douleur était aussi un héritage de ce lieu, un héritage que les vaincus partageaient telle une terre dans l'indivision. Comme pour les Védin il fallait alléger un fardeau trop lourd à porter par un seul. Je ne compris qu'après, bien longtemps après, que la pauvreté ne rachetait pas toujours, que Mme Prévilor, toute vodouisante et pauvre, pouvait être cruelle. Tout à la fois magnifique et cruelle.

Quelques jours plus tard, pour tromper la vigilance des parents, nous avions tous annoncé que nous passerions la nuit chez Mme Boural pour des répétitions de chant. En réalité nous la passâmes dans le lakou de Mme Prévilor. La cérémonie commença vers minuit. Les *hounsis* étaient occupées à la préparation du taureau qui allait être sacrifié. Il fut lavé, parfumé, et ses cornes entourées de cocardes rouges. Mme Prévilor avait tracé méticuleusement le vèvè d'*Ogoun Féraille* sur le sol, hache

et machette entourant les branches d'un pin puis, une fois le dessin achevé, s'était prosternée jusqu'à baiser trois fois le sol. Le *pè savann* termina ses longues litanies, et *l'hougenikon* lança l'appel. Les mots venaient des royaumes lointains d'Afrique et avaient traversé les océans et des générations d'âmes. Les *hounsis*, tout de rouge vêtues, quittèrent l'une après l'autre la salle attenante. Les premières portaient les drapeaux aux couleurs d'*Ogoun Féraille*. Après les salutations d'usage, Mme Prévilor posa les bougies à certains points précis du *vèvè* .Il était déjà deux heures du matin. Le tambour accéléra le rythme, et certaines des *hounsis* se mirent à tituber, s'écroulant quelques secondes pour se relever à nouveau et, ondulant les épaules, accentuant la courbure des reins, elles obéissaient. Mme Prévilor leur noua un foulard autour de la taille, fit gicler du rhum de sa bouche et les en aspergea. Elles chancelèrent, firent une ou deux pirouettes, puis le tambour signala un rythme plus rapide. Et avant même qu'elles eussent entamé un *zepòl*, Mme Prévilor se mit à chanceler elle aussi. Elle montra les poings dans un geste sec et violent, arpentant la salle à grandes enjambées de droite à gauche avant de s'asseoir. Quand on porta un cigare et une machette à Mme Prévilor, elle se redressa, se leva de son siège en agitant la lame au-dessus de nos têtes. Elle parcourut de nouveau la salle, cigare aux lèvres et serra les mains des *hounsis* puis de Lise, de deux autres visiteurs puis les miennes. Les tambours entamèrent un nago et Mme Prévilor avança comme dans un combat. C'était une danse de guerriers qui exigeait que la plante des pieds soit bien posée au sol tandis que les bras à demi-pliés oscillent en des

mouvements brusques à droite et à gauche. Sur un carnet, Lise Martin Boural nota chaque geste avec minutie.

Vers trois heures du matin, le service gagna en intensité. À chaque roulement de tambour, la nuit ouvrait ses bras pour nous tenir jusqu'au jour dans la moiteur de ses aisselles.

32

L'énergie de la troupe augmente de jour en jour. C'est un invisible lien qui nous soude chaque seconde davantage. À croire que nous puisons l'énergie en touchant le sol, dans une terre savoureuse comme un fruit. Pour mieux rebondir et transfigurer l'espace. Nous gagnons chaque jour une bataille contre la pesanteur, contre la raideur de nos articulations que nous lubrifions d'amour et de sueurs. Lise Martin Boural, aidée de Mme Daveau, nous soumet à un rythme effréné de répétitions. Elle rejette toute idée de grâce et de joliesse. Elle préfère mettre en scène nombre de ces choses que les gens veulent fuir quand ils viennent à un spectacle. Les danseurs et moi nous nous métamorphosons à mesure sous ses yeux. Nous entrons dans nos personnages comme par envoûtement. Le pouvoir et l'enchantement de Mme Boural sont ceux d'une sorcière.

Elle avait organisé cette représentation dans la plus grande discrétion. Seuls quelques spectateurs avisés, triés sur le volet, avaient été mis au courant. Le contexte politique du moment l'exigeait. Edgard et oncle Héraclès étaient parmi eux. Mes parents n'en sauront jamais rien. Oncle Héraclès comme toujours fut mon complice, mon frère.

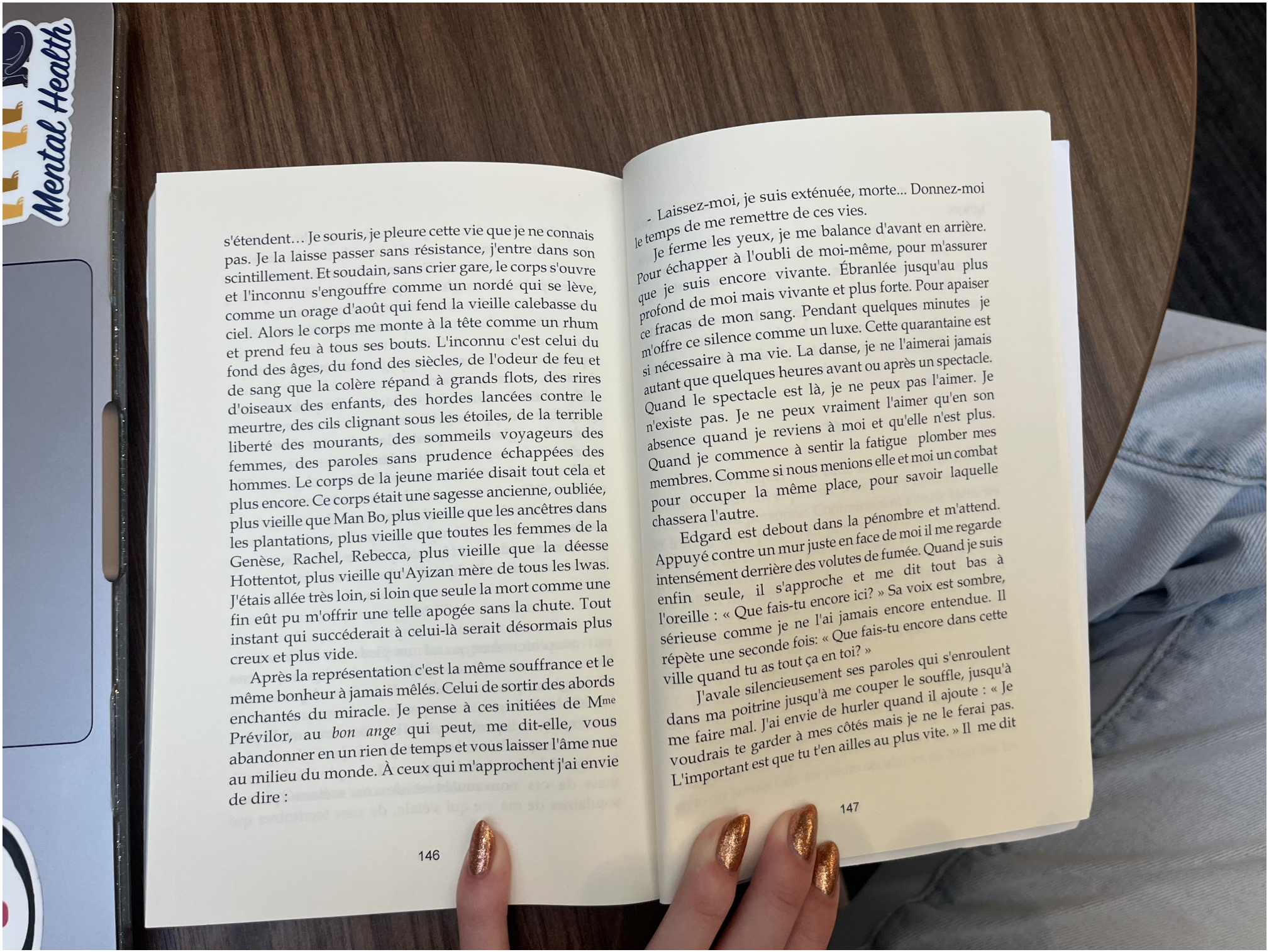
Quelques jours avant le spectacle, je garde Edgard au loin. Exprès. Mettant entre lui et moi une distance désespérée, touchante mais bonne à force d'être comblée d'attente. Pour danser ce rôle, je me prive d'Edgard pendant des jours pour être cette femme qui aime, rivée à sa passion et qui attend l'homme-dieu. Ce dieu est encore très loin. Lise Martin Boural a imaginé pendant des mois la mise en scène de ces retrouvailles et de ce mariage sacré. Elle a discuté de certains détails avec Mme Prévilor. Elle me dit que le corps doit tout laisser passer, que dans la vie ordinaire on peut toujours mentir, mais sur scène le mouvement ne doit pas mentir, que danser, c'est suivre son âme disséminée sur les chemins et la rassembler dans chaque geste. Elle insiste et me prévient. Pour ce rôle, je dois rompre avec tout ce qui retient : les coups d'œil en arrière, les regards obliques, les techniques plus accumulées qu'acquises. Et surtout toutes les peurs. Des peurs elle n'en veut plus : peur de l'inconnu, peur de ne pas pouvoir. Lise Martin Boural me répète sans arrêt : « Défais-toi de tout ce qui retient, et les peurs, tu dois en jouer. Ne leur laisse pas le temps de s'accrocher à toi. Danse plus vite qu'elles. Plus haut aussi... Danser, c'est se taire et avancer. »

À cette jeune femme que je suis ce soir-là une seule chose est nécessaire : ce rôle qui l'attend. La scène s'ouvrira sur son désir. Un long silence le couvrira. La femme parée des couleurs du dieu l'attendra. Ce dieu, ce sont déjà tous les hommes passés, tous les hommes à venir, tous les hommes du monde. Il reviendra d'un voyage de l'autre côté de la terre, de guerre ou de captivité. Ce dieu est un voyageur de tous les temps, chasseur, marin, guerrier.

Dans l'étroit studio de Lise Martin, les quelques rares spectateurs sont pressés les uns contre les autres. Je suis tendue de la plante des pieds à la racine des cheveux. Je m'échauffe les muscles, tire les jambes, fais une ou deux fois le grand écart. La boule est là dans ma gorge. Elle me noue l'âme, le ventre. Mais l'âme et le ventre se sont depuis longtemps confondus chez moi. Je suis au bord de l'asphyxie. Les premiers roulements de tambour grondent sourdement. Je sais qu'il n'y a qu'une issue : l'arène. Je courbe l'échine. J'avance. Je suis l'animal du sacrifice.

***

Tout a commencé quand mes pieds nus ont touché la lisse du plancher. Quand j'ai traversé ma peur comme un jongleur un cercle de feu. Dans une dépossession totale. Une fois que j'ai tout perdu, sans lien, sans raison, sans espoir, sans personne, sans rien derrière moi. Et plus j'avance vers ce lieu inconnu et plus je perds les sens et les signes. Je suis dans l'affolement non plus de la perte, mais de ces nouveautés et de ces métamorphoses soudaines de ma vie qui s'étale, de mes territoires qui



s'étendent… Je souris, je pleure cette vie que je ne connais pas. Je la laisse passer sans résistance, j'entre dans son scintillement. Et soudain, sans crier gare, le corps s'ouvre et l'inconnu s'engouffre comme un nordé qui se lève, comme un orage d'août qui fend la vieille calebasse du ciel. Alors le corps me monte à la tête comme un rhum et prend feu à tous ses bouts. L'inconnu c'est celui du fond des âges, du fond des siècles, de l'odeur de feu et de sang que la colère répand à grands flots, des rires d'oiseaux des enfants, des hordes lancées contre le meurtre, des cils clignant sous les étoiles, de la terrible liberté des mourants, des sommeils voyageurs des femmes, des paroles sans prudence échappées des hommes. Le corps de la jeune mariée disait tout cela et plus encore. Ce corps était une sagesse ancienne, oubliée, plus vieille que Man Bo, plus vieille que les ancêtres dans les plantations, plus vieille que toutes les femmes de la Genèse, Rachel, Rebecca, plus vieille que la déesse Hottentot, plus vieille qu'Ayizan mère de tous les lwas. J'étais allée très loin, si loin que seule la mort comme une fin eût pu m'offrir une telle apogée sans la chute. Tout instant qui succéderait à celui-là serait désormais plus creux et plus vide.

Après la représentation c'est la même souffrance et le même bonheur à jamais mêlés. Celui de sortir des abords enchantés du miracle. Je pense à ces initiées de Mme Prévilor, au *bon ange* qui peut, me dit-elle, vous abandonner en un rien de temps et vous laisser l'âme nue au milieu du monde. À ceux qui m'approchent j'ai envie de dire :

- Laissez-moi, je suis exténuée, morte... Donnez-moi le temps de me remettre de ces vies.

Je ferme les yeux, je me balance d'avant en arrière. Pour échapper à l'oubli de moi-même, pour m'assurer que je suis encore vivante. Ébranlée jusqu'au plus profond de moi mais vivante et plus forte. Pour apaiser ce fracas de mon sang. Pendant quelques minutes je m'offre ce silence comme un luxe. Cette quarantaine est si nécessaire à ma vie. La danse, je ne l'aimerai jamais autant que quelques heures avant ou après un spectacle. Quand le spectacle est là, je ne peux pas l'aimer. Je n'existe pas. Je ne peux vraiment l'aimer qu'en son absence quand je reviens à moi et qu'elle n'est plus. Quand je commence à sentir la fatigue plomber mes membres. Comme si nous menions elle et moi un combat pour occuper la même place, pour savoir laquelle chassera l'autre.

Edgard est debout dans la pénombre et m'attend. Appuyé contre un mur juste en face de moi il me regarde intensément derrière des volutes de fumée. Quand je suis enfin seule, il s'approche et me dit tout bas à l'oreille : « Que fais-tu encore ici? » Sa voix est sombre, sérieuse comme je ne l'ai jamais encore entendue. Il répète une seconde fois: « Que fais-tu encore dans cette ville quand tu as tout ça en toi? »

J'avale silencieusement ses paroles qui s'enroulent dans ma poitrine jusqu'à me couper le souffle, jusqu'à me faire mal. J'ai envie de hurler quand il ajoute : « Je voudrais te garder à mes côtés mais je ne le ferai pas. L'important est que tu t'en ailles au plus vite. » Il me dit

ensuite des mots très durs avec une tendresse qu'il ignore.

Dans ce jour qui meurt l'étreinte est lente, profonde. Nous prononçons les mots dans une sorte de ravissement, sans suite logique, sans savoir exactement ce que nous disons. Les syllabes sont tièdes, fondues. Il nous faudrait des mots aussi fins qu'une lame, aussi avides que des dents. Alors nous nous taisons. À la tombée de la nuit, Edgard croira entendre gémir toute une lignée de femmes, un instant convoquées et soumises à sa volonté d'homme.

33

Ce sol sur lequel était bâtie mon enfance m'apparut soudain mouvant et poreux. Mes pas s'y enfonçaient. Je n'en voulus à personne. Contrairement à oncle Héraclès et à moi, mon père avait pris le monde tel qu'il l'avait trouvé et ne comptait pas le changer. Je lui insinuai un jour qu'Edgard ne m'était pas indifférent. Il comprit qu'il me fallait mesurer mes faims et mordre chaque fois à la vie comme on a sauté un repas. Alors il prit peur, fatigué de mes absences, de mes silences et de mes mensonges. Car il savait que je lui mentais. Je crois que c'est ce qui le décida à me laisser partir.

La solidité rassurante de l'enfance avait fait place à une attente d'oiseau en cage. J'en étais arrivée à détester les premières communions, les mariages et les baptêmes, tous ces rites opaques et de deuxième main de la petite-bourgeoise des tropiques qui fait toujours semblant sans en avoir jamais l'air, les peurs séculaires de Man Bo, les

peurs des pauvres et l'arrogance des proches de Lise Martin Boural et des Musdorf. Je savais que mon horizon irait bien au- delà de cette ligne où le ciel s'engouffre dans la baie de Port-au-Prince. Je voulais atteindre la rive que je n'avais jamais vue. Je ne voulais plus seulement de ce lieu où le hasard m'avait jetée. L'inscription par l'intermédiaire de tante Hélène à une école d'interprétariat servit à la fois de condition et de prétexte à ce départ. Je savais que je partirais pour la danse et pour elle seule. Je connus pendant des jours et des nuits la fièvre et le bonheur coupables à la seule pensée de les quitter tous pour danser dans des villes étrangères. Comme moi, oncle Héraclès cherchait une issue. Les yeux fermés, il avait violemment heurté son front contre le froid dur d'une vitre qu'il avait crue ouverte. Un vent mauvais avait fissuré son âme comme le cercle de ses amitiés. Nous étions à l'âge où la question et le désir font que des hommes et des femmes vont jusqu'au bout sans autre appui qu'eux-mêmes, sans filet aucun. Ayant fait tremper ses lèvres dans le doux breuvage de la liberté, oncle Héraclès ne pouvait plus envisager le monde sans ce goût. Il me confiait quelquefois : « Ce n'est point de mourir dont j'ai le plus peur, mais de me réveiller le matin dans cette île. » Il la quitta en juillet 1949. À l'époque où les premiers touristes, Allemands, Français et surtout Américains commencèrent à nous regarder comme des animaux curieux. Les enfants des rues prononçaient leurs premiers mots en anglais: « *Blanc, give me five cents.* » Certains de ces touristes ne supportèrent jamais ce qu'ils avaient vu, d'autres ont passé ce qui leur

restait de vie à essayer de comprendre ce qui leur avait coupé le souffle et cloué l'âme.

Oncle Albert, selon ses propres mots, marchait comme sur des œufs, se faisant oublier pour mieux rebondir vers de nouvelles alliances pour de nouvelles faveurs avec les gagnants du moment. Mme Labard se trouva de nouvelles idoles en la personne de Gamal Abdel Nasser et celle de François Duvalier, le nouvel homme fort d'ici. Thérèse s'étiolait, s'enfonçant irrémédiablement sous la coupe du capitaine Brévil. Tante Édith se mit à la broderie pour parer ce même monde que mademoiselle Claire tentait d'oublier en égrenant son chapelet. Et quand, un jour, je surpris ma mère une deuxième fois confiant à oncle Héraclès : « Je voudrais pour Alice tant de choses à la fois que je ne sais comment m'y prendre », je sus que je pourrais partir tenter ma chance ailleurs et découvrir quelle était la part de moi à laquelle je tenais vraiment.

Man Bo crut le moment venu, un matin que nous étions toutes les deux seules à la cuisine, de me raconter la fin de l'histoire de la cavalière de la Hatte-Desdunes.

« Chita ! Assieds-toi que je te dise. Maintenant que tu es une grande jeune fille. On raconte que les soirs de pleine lune la cavalière enivrait les hommes, se rendant maîtresse de leur âme. Elle s'enduisait le corps d'une décoction de citronnelle, de ti baume, d'ylang-ylang et de vanille, et aucun d'entre eux ne lui résistait. Quand elle arrivait sur son grand cheval blanc, klatap, klatap, même Erzulie la déesse de l'amour ou Simbi Andezo ne faisaient pas le poids. Voilà Alice!

- Pourquoi tu me racontes cette histoire?

- Parce que c'est une bonne histoire pour la femme que tu vas devenir et qui devra se trouver un mari.
- Ah bon ? Et tu ne me dis pas si je dois l'aimer.
- L'amour je ne sais pas ce que c'est. Encore une histoire que ton oncle Héraclès ou bien qu'Edgard t'a fourrée dans la tête. Tu dois connaître le goût de bouche. Tu pars et tu épouses un Blanc et de préférence riche.
- C'est pour ça que tu n'es pas restée avec Lusignan?
- Ce n'est pas pareil. D'abord Lusignan est pauvre comme Job et Comme tous les nègres, à la moindre odeur de femelle, il perd sa carte et sa route et va semer le lait de ses entrailles aux quatre vents. Il a dû engrosser pas moins d'une quinzaine de filles de la région .Sans compter le rhum, le clairin et le domino ! »

Devant ma perplexité et mon irrésistible envie de rire, Man Bo s'empressa d'ajouter :

« Et je te préviens, les hommes, tous, c'est comme le chien-pays au fond de la cour, ça lève la jambe, ça pisse sur n'importe quel arbre ou n'importe quel pan de mur et ça s'en va. Grâce à Dieu tu n'es ni un arbre ni un pan de mur ! Allez maintenant, j'ai fini. »

Quelques jours plus tard, ma mère m'offrit une médaille miraculeuse, tante Édith l'image d'une autre Vierge, celle d'Alta grâce, et Man Bo, sachant que le mal ne respecte ni les Blancs ni les riches, encore moins les nègres, me confia son scapulaire contre les *galipotes*, les *bakas* et autres créatures maléfiques qui sévissent bien au-delà des océans. Je quittai l'île, sous forte escorte donc. Une année après oncle Héraclès, trois jours après que Lumane Casimir et Celia Cruz eurent chanté aux fêtes du Bicentenaire de Port-au-Prince et le lendemain du jour

où j'annonçai malicieusement à Thérèse qu'Edgard m'avait effleuré les lèvres pour la première fois. « Comme un homme embrasse une femme », avais-je insisté pour épater une Thérèse dubitative et médusée.

La veille de mon départ, mon père et moi nous nous étions retrouvés sur la galerie, à cet endroit précis où j'ai toujours aimé, derrière la majesté tranquille des palmiers, voir le jour basculer et disparaître dans l'incendie du ciel. Une lumière toute particulière, légèrement bleutée, suivit le passage des oiseaux. Un changement à peine perceptible mais auquel mon père fut plus attentif puisqu'il me toucha la main sans se retourner. L'espace de quelques secondes, une sentiment aussi brutal qu'inattendu me remonta à la gorge. Je voulus le blesser. Une phrase ou quelques mots pour lui rappeler la gifle, pour qu'il se souvienne d'Edgard, pour qu'il oublie la dame à l'ombrelle. Mais je posai ma tête sur son épaule et ne dis rien. J'étais jeune, j'avais vingt ans et, quelque part, tout au fond de moi, je me sentais la plus forte. Les larmes coulèrent doucement. Et ce fut tout.

Qu'est-ce qu'un acrobate de Dieu? Il me semble que c'est quelqu'un pas forcément un danseur qui vit pleinement et complètement. Qui assume le risque de tomber.
Martha Graham

Parmi nous certains prirent le risque de tomber. Beaucoup connurent l'ivresse du vide, d'autres se cassèrent les reins ou l'âme ou les deux.

Je suis arrivée à New York le 2 septembre 1948. Très vite je fus livrée à moi-même dans cette ville gigantesque, maléfique et étincelante. Libre de danser ma vie, d'aimer et de refuser à loisir, le cœur délié de tous ses nœuds. Et c'est dans cette ville et non chez les demoiselles Védin que j'attrapai mon virus de civilisée, ce sentiment éprouvé un quart de seconde, jusqu'à l'asphyxie parfois, du vide, de l'incapacité de vivre.

Ma mère a été usée jusqu'à la corde. Elle a vécu toutes ses années et est morte sans nous livrer son secret. Celui à côté duquel nous sommes tous passés, mon père, tante Édith et même oncle Héraclès. Celui qu'elle a dû brûler dans ses rêves moites et violets, les mains possédées par la musique, dans l'incendie des crépuscules caraïbes.

J'aime encore l'ombre de cette femme qu'elle n'a pas pu être.

Edgard a laissé l'île en 1962. Avec le temps, la danse me prémunit contre la force de cette relation brûlante et silencieuse. Dans ses dernières lettres il évoqua la lente montée de la peur, les premiers postes à galène et leurs grésillements qui déchiraient la nuit, *Bohemia*, la revue des jeunes révolutionnaires cubains. Il ne manquait jamais d'inciter sur la chape de plomb qui s'était abattue sur l'île, sur la milice, en uniforme bleu et lunettes noires, lâchée dans les rues ou roulant en DKW. Benoît, son ami, son frère, avait été arrêté et il ne l'a jamais revu. Edgard vit quelque part aujourd'hui entre l'Europe et l'Amérique au milieu de ses toiles avec des tonnes d'alcool dans les veines et des corps de femmes dans les os.

Oncle Héraclès a épousé une jeune femme fragile qui abrite dans ses mains sa vie brisée. Il vit aujourd'hui en Finlande dans un pays de neige, loin des pauvres, loin des nègres et de tout leur lot de problèmes. Les nègres, il en parle en consultant les livres. Pour les pauvres, il donne l'argent à l'appel de l'UNICEF ou de *Save the children*. Il a voulu oublier Haïti, ce pays où, m'a-t-il écrit un jour, il n'y a plus de place pour les gens qui veulent simplement vivre. On est toujours face à des ombres.

Je revis Man Bo pour la dernière fois cinq ans après mon départ. Elle avait beaucoup vieilli. Assise sur sa *dodine*, elle se balançait lentement. Je ne voyais plus que ses lèvres. Elles seules vivaient. Le reste était comme replié, d'autant que dès les premiers mots, la tête s'était penchée vers la terre. Les joues, les pommettes, le front n'étaient qu'un seul et même ravage; ils étaient plissés

de cent rides. Un début de cataracte voilait son œil gauche comme une coiffe laiteuse et les cornées débordaient de mucosités. Les mots se sont bousculés dans sa bouche complètement édentée : « *Pitit mwen*. Laisse-moi te toucher. » Ses mains m'ont touché le visage puis elle fait jouer ses doigts dans mes cheveux et s'est inquiétée bien sûr de mon célibat. Je l'ai tenue dans mes bras et l'ai embrassée longuement. Man Bo a rejoint ses âmes sœurs dans la lointaine Guinée quelques mois plus tard, sans avoir jamais su exactement ce que je faisais dans ce pays de Blancs, de l'autre côté de l'eau.

Thérèse eu tort de s'amouracher de Frantz. Il l'abandonna avec un petit bâtard dans le ventre. Sa famille trop fraîchement arrivée de province n'avait pas été en mesure de lui tisser ce filet de sécurité qui permet aux jeunes bourgeoises de porter leur liberté comme un bijou rare ou une fleur à l'oreille. Le père de Thérèse, quant à lui, garda la rancune serrée comme un poing et n'oublia jamais. Dès le début des années soixante, le capitaine Brévil troqua l'uniforme militaire contre celui de la milice. Et sans aucune forme de procès, il tua froidement l'aîné des Musdorf, s'empara des biens de la famille qui prit le chemin de l'exil.

Tante Édith devint laide, non point de l'effet des ans mais de sa vie perdue, et la défaite n'est jamais belle. Oncle Albert eut bien des émotions quand en 1963 son beau-frère, jeune lieutenant, fut arrêté. Il reçut sa sœur et ses trois enfants chez lui et évita de parler de politique. Il attendit de voir dans quel sens allait le vent et continua à marcher comme sur des œufs. Ce danseur de cumbias, poltron, jouisseur et fumeur de cigares, à force de petites

lâchetés accumulées, devint de plus en plus riche et de plus en plus respecté. Il déménagea en 1975 vers un des quartiers des hauteurs de la ville. À l'ère du dégel, comme on se plaisait à l'appeler, Frantz Musdorf revint d'exil, et de compromis en compromissions, s'associa à oncle Albert et à mon cousin Marcel pour des activités relevant pour la plupart du tribunal criminel. Oncle Albert et Frantz Musdorf avaient fini par se confondre physiquement. Ils n'étaient plus l'un mulâtre l'autre noir. Ils avaient pris tous les deux la couleur de la corruption.

De sa famille, ce monde d'accommodements tièdes où il fallait acquiescer ou partir, Lise Martin Boural sut intelligemment s'éloigner. Elle imposa petit-à-petit les danses d'ici au grand dam de ses tantes, grands-mères et cousines profondément troublées par cette soudaine invasion du peuple africain, des gens d'en bas. Elle finit par se faire initier dans le péristyle de Mme Prévilor et doit être à l'heure qu'il est marié à un dieu de la terre ou de l'eau. Mais je doute qu'elle ne se soit jamais trouvée. L'Afrique est trop loin et le corps si incertain.

Au fil des ans mon père arriva à ce moment de sa vie où, juste avant ce déclin qui rend vulnérable, nous fûmes à égalité de pouvoir, aussi forts l'un en face de l'autre. Jamais je ne lui parlai de la dame à l'ombrelle et lui d'Edgard et de mes escapades. Il m'a simplement écrit un jour : « Tu as bien fait de partir. Tu as bien fait de ne pas m'écouter. N'écoute jamais personne. »

Durant ces années j'ai dansé sous tous les cieux du monde et j'ai planté mes pieux un soir de décembre à Manhattan, au plus près des rêves fous d'un pianiste de jazz, pour ne jamais les enlever. Loin de mon île, j'eus

souvent envie de sa lumière, de l'iridescente vaporeuse de ses aubes, des palmiers dansant sous son ciel essoré, de ces jours ensoleillés où la terre a des yeux de goyave, de ses hommes et de ses femmes de foudre, de l'aridité des Gonaïves, de sa force, de son ciel et de ses paysages déchirés. Un besoin aussi fort que celui du corps quand il réclame de la nourriture, de l'air ou de l'eau. Dans ces moments-là, j'enfonçais souvent ma solitude tout au fond de ma gorge et plus loin encore, là où avaient déjà pris place les matinées soyeuses de l'enfance.

Ces images m'ont poussée à nouveau vers les rives d'ici, exilée cette fois de cette seconde tranche de ma vie. Vers les rives de cette île hantée par la peur et la faim. Ce que j'attends désormais de la vie est-il encore dans cette peur et dans cette faim ? Cette île se défait d'un passé qu'elle a trop longtemps porté comme un vêtement de catin. Elle y met une hâte, une application qui me laissent croire que ce passé reviendra très vite sous de nouveaux masques. La honte et le désordre ont pris trop de place et on appâte encore les dieux. Ils ne retourneront vers leurs anciennes demeures qu'une fois rassasiés.

Les années ont marqué mes os, mes muscles et mes articulations. Mon corps ne me répond plus aussi promptement mais le courant de la vie semble s'y être décuplé. Dans un mois j'habiterai de nouveau la maison de l'enfance, la maison du père avec ma fille Nahema qui

me rejoindra sous peu. Mon père comme le pianiste ne sont plus. Une fois de plus, le temps se joue de moi et me retourne comme une paille dans la main du vent. Je revois ma vie courageuse, folle, obstinée. Je ne sais pas exactement ce qui m'attend, où ce souffle me portera. Peut-être vers de nouveaux rivages, peut-être vers d'autres terres intérieures ou au sommet de montagnes inconnues.

Les premiers roulements de tambours montent du ventre de la terre. Me voilà seule au milieu et d'ombres et d'odeurs. En face de moi, il y a un acacia solidement planté que la lune fouille amoureusement. À mes pieds, quelques lueurs jaunâtres sous les toits de tôle, serrés les uns contre les autres. Et plus loin le jardin où, couchée sur l'herbe dans ma robe bleue, j'ai commencé à exister.